Le Journal du Dimanche

femina

HEBDO



Coline Serreau L'indomptable

La méthode de Coline Serreau ressemble au titre d'un de ses films : « Pourquoi pas ! » (1978). Loin de brandir l'étendard revendicatif de la création féminine, elle tourne depuis vingt ans, souvent à contre-courant des modèles en vogue, écrivant elle-même ses scénarios. En 1985, elle rencontre le succès avec une simple comédie, « Trois Hommes et un couffin », césar du meilleur film français. Coline part pour Hollywood, où les Américains veulent faire un remake de son film. Mais leur méthode n'est pas la sienne. Elle cède sa place à un autre réalisateur et revient tourner « Romuald et Juliette », une fable qui se moque du monde de l'argent et clame le bonheur de vivre dans une société multiraciale. Dans « la Belle Verte » (1996), elle se donne le rôle d'une extraterrestre qui se promène dans notre société avec la fraîcheur et le bon sens de Candide. Un emploi qui reflète bien sa façon d'être, à la fois comme femme et comme cinéaste.

Cinéma... une affaire de

femmes

A l'occasion du XIXe Festival international du film de femmes, qui s'achève à Créteil (Val-de-Marne), Femina Hebdo a voulu rendre hommage à toutes celles qui, la caméra au poing, ont écrit l'histoire du cinéma.

Entre les femmes et le cinéma, l'histoire d'amour dure depuis longtemps. Plus longtemps qu'on ne le croit. Sait-on qu'en 1896 le premier film de fiction de l'histoire du cinéma est dû à Alice Guy, secrétaire chez Gaumont ? Que Lillian Gish, star du muet (à qui Jeanne Moreau a récemment consacré un film), passa derrière la caméra en 1920 pour filmer sa sœur Dorothy dans une comédie sentimentale écrite avec la romancière Dorothy Parker ? Que l'actrice hollywoodienne Ida Lupino réalisa, dans les années 50-60, huit longs métrages et quelques épisodes de séries télé fameuses comme *les Incorruptibles* ou *le Fugitif* ?

Se souvient-on le moins du monde de Dorothy Arzner, qui enseigna le cinéma à Francis Ford Coppola et à bien d'autres, après avoir réalisé pour la Paramount plus de vingt films entre 1927 et 1943, et dirigé Katharine Hepburn, en 1933, dans *la Phalène d'argent*, un curieux mélo ayant pour héroïne une aviatrice amoureuse et suicidaire ?

Longtemps, il semble que les spectateurs aient préféré les femmes sur l'écran noir de leurs nuits blanches ou sur papier glacé, mais surtout devant la caméra. Celles qui passaient derrière semblaient vouées à un anonymat de tâcheron. Puis est venue l'époque, plus proche de nous, où quelques-unes ont réussi à percer. Leurs films surnagent dans nos mémoires et nos vidéothèques : *Cléo de 5 à 7* (Agnès Varda, 1962), *la Fiancée du pirate* (Nelly Kaplan, 1969), *Portier de nuit* (Liliana Cavani, 1973) et bien d'autres ont ouvert la brèche dans laquelle se sont engouffrées les réalisatrices d'aujourd'hui...

Alice Guy : la pionnière

Paris, 1895. Léon Gaumont, fabricant d'appareils destinés à la toute nouvelle industrie cinématographique, cherche un moyen de vendre ses produits. Il demande à sa secrétaire, Alice Guy, ce qu'il pourrait bien faire. « Pourquoi pas une petite démonstration, sous forme de pellicule imprimée », suggère-t-elle ? « D'accord, répond-il : occupez-vous en ! » C'est ainsi qu'Alice Guy tourne *la Fée au choux*, 17 mètres de pellicule historique, car c'est le premier film de l'histoire du cinéma qui met en scène des personnages fictifs dans une histoire imaginée de toutes pièces. Entre la caméra immobile des frères Lumière filmant *l'Arrivée du train en gare de La Ciotat* et les délires visuels d'un Méliès, ce petit bout de femme invente tout simplement le film de fiction ! Jusqu'en 1906, Alice Guy est presque seule à fournir des films pour le catalogue Gaumont : elle écrit les scénarios, choisit les acteurs, fait construire les décors, met en scène et dirige l'opérateur de prises de vues avec la conscience d'un artisan pointilleux. Le succès est tel que Gaumont doit engager de nouveaux opérateurs. Alice Guy, déchargée de cette partie du catalogue, tourne ensuite une centaine de petits films pour illustrer la technique du « chronophone », ancêtre du film parlant, que Gaumont vient de mettre au point.

En 1907, à 33 ans, elle épouse son opérateur de prises de vues attitré, Herbert Blaché, et le suit à New York, où il va diriger une filiale de Gaumont. Elle y tournera près de soixante-dix longs métrages pour la compagnie indépendante qu'elle a créée avec son mari. Productrice appréciée et pionnière reconnue, Alice Guy s'éteindra en 1968, à l'âge de 95 ans, dans cette Amérique devenue sa patrie d'adoption.

Ida Lupino : la volonté et la grâce

Née à Londres en 1918, Ida Lupino monte sur scène à l'âge de 10 ans et, à 14 ans, fixe sa première caméra droit dans les yeux. Une carrière ascendante qui la conduit tout naturellement à Hollywood à la fin des années 30. Elle y devient l'une des actrices en vue et tourne de deux à quatre films par an jusqu'à la fin de la guerre. Qu'elle incarne la « femme aux cigarettes » dans un polar, ou la romancière Emily Brontë, elle marque ses rôles d'un mélange assez détonant





© Coll. Musée Gaumont - Doc Pelle Retro/Sills

Alice Guy (à g.), pionnière absolue du film au féminin, et Ida Lupino (à dr.), l'une des premières réalisatrices d'Hollywood.

d'intelligence et de séduction. Pourtant la star glamour rêve d'autre chose. En 1949, elle crée avec son mari une maison de production, Emerald Films, pour laquelle elle écrit, produit et réalise quelques films qui tranchent sur la mode hollywoodienne. Ces drames réalistes à petits budgets, tournés en décors naturels, s'inspirent de faits divers réels. Ils campent des personnages de femmes en difficulté, mais d'une force peu commune : une mère célibataire dans *Avant de t'aimer* (1949), une danseuse victime de la polio dans *Faire face* (1950), une femme violée dans *Outrage* (1950). Ce sont des rôles très éloignés des femmes fatales qu'on voit alors sur les écrans, tenus par des actrices souvent peu connues ou par Ida elle-même. Mais elle ne dédaigne pas de diriger les stars : dans *The Bigamist* (1953), elle partage le même homme avec Joan Fontaine, et dans *The Trouble with Angels* (1966) dirige la pulpeuse Jane Russell.

Dans les années 50, elle amorce une reconversion dans la télévision, d'abord comme actrice, puis comme réalisatrice. Elle réalise alors de nombreux épisodes pour des feuilletons aussi célèbres que *les Incorruptibles*, *le Fugitif* ou *Bonanza* : son sens du suspense et son humour à froid y font merveille.

Elle s'éteint à Los Angeles, en 1995, à l'âge de 77 ans, laissant, outre ses interprétations inoubliables, huit films originaux à redécouvrir et quelques chansons. Car, en plus, elle était musicienne !

Valeureuse Varda

Cinéaste touche-à-tout, Agnès Varda est entrée en cinéma par ce qu'on appelait autrefois la « petite porte » : la technique. Photographe attitrée du TNP de Jean Vilar, elle fixe derrière son objectif quelques acteurs d'envergure, comme Gérard Philipe ou Philippe Noiret. C'est à ce dernier qu'elle offre, en 1955, le rôle masculin principal de son premier film, *la Pointe Courte*, face à Silvia Monfort. Elle mettra sept ans à faire son second long métrage : *Cléo de 5 à 7*, l'errance dans Paris, l'été, d'une femme qui attend les résultats d'un examen médical pour savoir si elle est ou non atteinte d'un cancer. Corinne Marchand interprète Cléo. Un rôle en or, comme la réalisatrice en offrira ensuite à la star d'Andy Warhol, Viva (*Lions' Love*, 1969), ou à Sandrine Bonnaire (*Sans toit ni loi*, Lion d'Or à Venise en 1985). Sans oublier Jane Birkin dans le joli portrait que Varda fait d'elle en 1987 : *Jane B. par Agnès V.* Très engagée dans la défense de la création au féminin et au cinéma, elle a aussi signé un film-manifeste pour les femmes (*L'une chante, l'autre pas*, 1977) et un autre pour fêter les cent ans du septième art (*les Cent et Une Nuits*, 1995).

En 1990, Agnès Varda perd son compagnon de trente-deux années, le réalisateur Jacques Demy. Comme pour le retenir, elle tourne alors *Jacquot de Nantes*, chronique de l'enfance de l'homme aimé.

En ce début d'année, elle sort l'intégrale des films de son mari dans un festival intitulé « Demy tout



© Sipa



Agnès Varda (ci-dessus) et Diane Kurys (ci-dessous) : deux caméras pour servir les femme

Des cinéastes venues d'ailleurs

La Néo-Zélandaise Jane Campion, a triomphé avec « la Leçon de piano », un très beau film franco-australien, Palme d'Or à Cannes et trois oscars à Hollywood. L'Indienne Mira Nair a, elle, remporté la Caméra d'Or à Cannes pour une fiction documentaire, « Salaam Bombay ». Quant à l'Américaine Kathryn Bigelow, réalisatrice de « Blue Steel » et de « Point Break », on dit d'elle qu'elle filme comme un homme : des images fortes, mais que la féminité vient toujours tempérer.

Jane Campion (en haut, à gauche) et Kathryn Bigelow (ci-dessous).



© Gamma Liaison



ıtier ». On peut y voir aussi trois films d'elles consa-
és à l'univers de Jacques Demy. Une manière de
re non à l'absence qu'elle résume par ces mots :
Le souvenir du bonheur, c'est peut-être encore
bonheur. »

DIANE KURYS : LA CONFUSION DES SENTIMENTS

vec son prénom de déesse chasseresse et ses titres de
ms à l'emporte-pièce (*Cocktail Molotov*, *A la fo-*
), on pourrait la prendre pour une guerrière. Pour-
nt, Diane Kurys ne revendique rien d'autre qu'une
stoire : celle d'une femme née du baby-boom, dans
monde de l'après-guerre. D'abord comédienne de
éâtre chez Renaud-Barrault, puis au cinéma (dans
Casanova de Fellini, notamment), elle sait à mer-
ille diriger les actrices. Elle les préfère par deux, dans
s face-à-face détonants : Isabelle Huppert et Miou-
iou dans *Coup de foudre* (1983), Anne Parillaud et
atrice Dalle dans *A la folie* (1994). Ou entourées
une foule d'amoureux (*Un homme amoureux*, 1987)
de bambins (*La Baule-les-Pins*, 1990). Mère tar-
ve d'un petit garçon, la réalisatrice de *Diabolo Menthe*
connaît s'être assagie : « Un enfant, ça vous remet
s idées en place. Aujourd'hui, j'aime prendre le temps
le regarder grandir. » Ce qui ne l'empêche pas d'écri-
son tout prochain film. Car pour Diane Kurys la pas-
on du cinéma n'est jamais loin.

CLAIRE DENIS, LA RIGUEUR

: son enfance africaine, Claire Denis a tiré un film,
ocolat (1988), et gardé l'habitude de s'entourer de
médiens africains. Dans un style de plus en plus ri-
ureux et dense, elle met en scène la vie de tous les
urs de ceux qui sont en marge de la société. Un même
sespoir anime les chômeurs de *S'en fout la mort*
990) et le tueur de vieilles dames de *J'ai pas sommeil*
994). Abandonnant peu à peu les images sombres
lentes qui racontaient des destins sans horizon,
aire Denis, qui s'est installée à Marseille, signe, cet-
année, avec *Nénette et Boni* (Léopard d'Or au Fes-
al de Locarno) un film plus ensoleillé avec des ac-
urs plus jeunes et une fin presque optimiste. Pas encore
grand bonheur, mais l'éclaircie s'annonce !

LA RELEVE EST ASSUREE

s jeunes réalisatrices qui ont percé ces dernières
nées n'ont pas attendu leur deuxième film pour
re parler d'elles. Le public les connaît déjà par cœur.
survol des titres de leurs œuvres suffit à le prou-
r : *Mina Tannenbaum* (Martine Dugowson), *Les*
ns normaux n'ont rien d'exceptionnel (Laurence
reira-Barbosa), *Petits Arrangements avec les morts*
ıscale Ferran), *Personne ne m'aime* (Marion Ver-
ux), *le Fils du requin* (Agnès Merlet) et, bien sûr,
formidable *Y aura-t-il de la neige à Noël ?* Der-
re découverte en date, Sandrine Veysset, la réa-
atrice de ce petit chef-d'œuvre, vient de rafler le
sar de la première œuvre et le prix Louis-Delluc
ec un film sans stars, sans effets spéciaux et qui
ose sur l'histoire simple d'une mère de famille
mbreuse vivant à la campagne. Phénomène de so-
té autant que de cinéma, ce film a attiré plus de
0 000 spectateurs en France après seulement
it semaines. De quoi donner du cœur à l'ouvrage
x nouvelles venues !

ANNA FUCHSIA

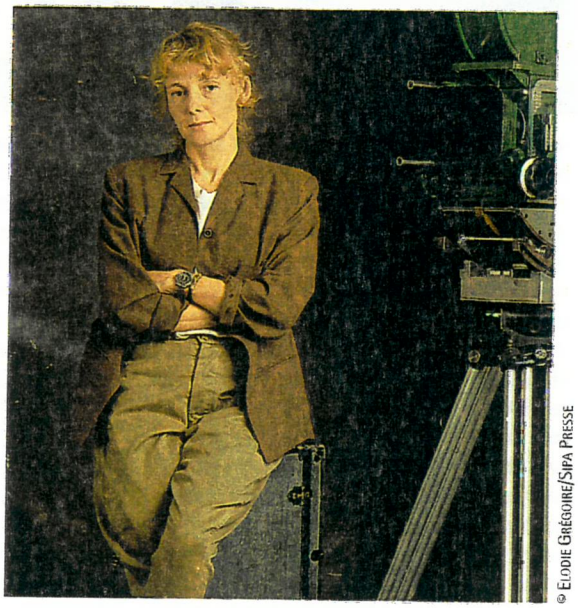
ACTRICES ET REALISATRICES...

Jeanne Moreau avait ouvert le bal dans les années 70 en réalisant deux films : « l'Adolescente » et « Lumière » ; elle en prépare un troisième, « Solstice ». D'autres ont suivi sa voie : de Christine Pascal, trop tôt disparue, (« Le Petit Prince a dit ») à Nicole Garcia (« Un week-end sur deux » et « le Fils préféré »), en passant par Josiane Balasko (« Gazon maudit ») et Tonie Marshall (« Pas très catholique »). Valérie Lemercier, elle, présentera, fin avril, « Quadrille », d'après Sacha Guitry. Outre-Atlantique, Jodie Foster s'est imposée comme cinéaste en deux films impeccables (« le Petit Homme » et « Week-End en famille »), tandis que Diane Keaton réalisait, l'année dernière, « les Liens du souvenir ».



© Y. LEMOUETTE/STILLS

La regrettée Christine Pascal, disparue en 1996.



© ELODIE GRÉGOIRE/SIPA PRESSE

Claire Denis braque les projecteurs sur les exclus.



© R. DELUZE/STILLS



© LAURENT MONLAÜ/RAPHO

La jeune génération : Agnès Merlet (ci-contre en haut), Frédérique Veysset (ci-contre en bas) et Laurence Ferreira-Barbosa (ci-dessous).



© PATRICK MESSINA/METIS DISTRIBUTION


Sandrine Fillipetti

Créteil, de la culture à la résistance

A LA VEILLE DE SON VINGTIÈME ANNIVERSAIRE, LE FESTIVAL DE FILMS DE FEMMES DE CRÉTEIL APPARAÎT COMME L'UNE DES MANIFESTATIONS CULTURELLES LES PLUS ENGAGÉES ET LES PLUS VIGILANTES FACE À LA POUSSÉE DE LA PESTE BRUNE.





Fidèle à la ligne de conduite qu'il s'est imposée depuis sa création, le Festival International de Films de Femmes de Créteil s'est de nouveau défini, à l'occasion de sa XIX[e] édition, comme un festival attentif aux bouleversements socio-politiques de son époque, soucieux d'offrir à son public une grande diversité de films, de sujets, de sensibilités, de cultures et de points de vue.

Placé cette année sous les auspices de la "résistance à une société qui va vers la xénophobie et le fascisme" comme le souligne sa directrice Jackie Buet, le festival s'affirme plus que jamais comme une manifestation "culturellement inscrite dans une dimension de liberté d'expression." Rencontre avec les réalisatrices françaises opposées à la loi Debré sur l'immigration, diffusion du film réalisé par le collectif des cinéastes pour la défense des sans-papiers, programmation de films d'Europe centrale avec bilan de l'effondrement du bloc de l'Est et de l'épuration ethnique en ex-Yougoslavie à la clé, réflexion sur les tenants et les aboutissants de la remise en cause des identités nationales, forum sur la définition des identités et des minorités, matinée consacrée aux courants migratoires en Europe : Créteil s'ancre de plus en plus dans une démarche d'analyse de la société contemporaine. "Nous y sommes conduits par la période dans laquelle nous vivons. Notre époque est à une certaine conscience d'urgence par rapport à de vieux relents fascistes et à un nationalisme qui nous menace, il ne faut pas hésiter à analyser les choses." Le festival rencontre ainsi cette année "la dimension la plus large de la politique" et radicalise ses positions : "Le cinéma d'auteur a toujours des racines dans une dimension historique et culturelle, donc nationale. Il y a nécessairement une marque de l'identité d'origine."

La sélection des différentes compétitions ne contredit en rien cette analyse. Le dernier long métrage de la réalisatrice Clara Law, "Floating life", approfondit ce qui constitue l'identité profonde des individus et montre dans le détail comment toute notre vie est construite par un contexte ; "Tri istorii" de Kira Mouratova valorise le crime, à l'instar de Dostoïevski, qui libère l'individu de son oppression ; "Sechin-Ku" de Yim Soon-Rye observe la déshérence de trois jeunes garçons qui ne savent plus comment s'insérer dans la société coréenne ; "Fistful of flies" de Monica Pellizzari, "Female perversions" de Susan Streitfeld, "Murder and murder" d'Yvonne Rainer et "Naisenkaari" de Kiti Luostarinen examinent la sexualité et le corps féminin dans tous ses états. "Il s'agit désormais de reconnaître que lorsque l'on parle de "film de femme", on ne peut pas séparer la notion de sensibilité, de point de vue des réalisatrices, de leur culture et de leur identité nationale. Le public du festival a été habitué à voir en priorité les films sous l'angle du regard des femmes. Nous lui avons demandé cette année, d'une certaine façon, de les voir sous un angle plus politique et plus culturel, de recoller un peu les morceaux. En cela le festival va vers une maturité. Bien sûr, il ne faut pas que nous fassions peur au public qui vient là pour trouver des modèles d'identification, des raisons de s'autoconstruire, ce sont des éléments importants. Il faut néanmoins qu'il accepte ce décalage et cette maturité."

Créteil, un lieu de résistance culturelle ? "C'est la rencontre entre un mouvement social et un mouvement artistique. Je ne trouve cet enjeu nulle part ailleurs dans la culture. Il n'y a plus de lieu culturel, depuis la disparition de Châteauvallon, où il y a d'évidence cette démarche de faire se rencontrer des artistes et une réflexion politique. C'est bien tout le problème de l'arrivée du Front National à Toulon, qui a voulu casser cette initiative. Nous nous situons dans cet héritage de l'action culturelle en France, qui consiste à faire se rencontrer des artistes et un public au rythme d'une époque et d'une réflexion, en mettant au cœur des débats le rôle de la culture, et dans l'espoir de contribuer à l'évolution des mentalités." ■



➤ Jackie Buet (ci-contre) inscrit son festival dans la lignée de Châteauvallon. En haut, dans le sens horaire, trois films sur la sexualité féminine : "Fistful of flies" ; "Female perversions" et "Murder and murder"

CHRONIQUE FEMINISTE
UNIVERSITE DES FEMMES

A female gaze
Bimestriel • n°62 • Mai/juin 1997 • 200 FB • Bureau de dépôt: Bruxelles X

XIXème festival de films de femmes de Créteil

Un festival de films de femmes n'a pour moi rien à voir avec une quelconque manifestation cinématographique. Mue par une véritable scopophilie féministe, je m'y rends toujours dans un état d'extrême appétence et parcourue d'espérances indéfinies. Vais-je découvrir le monde avec d'autres yeux, me promener dans un espace nouveau, être bousculée dans mes habitudes? Ces films s'adresseront-ils à mon regard de femme, jailliront-ils d'un regard de femme? Bref, pour paraphraser le *male gaze* du cinéma classique hollywoodien décrit par Laura Mulvey dans son célèbre article, le festival de Créteil nous apportera-t-il *a female gaze*?

Comme les années précédentes, Créteil sécrétait cette année une force, une intensité qui tient autant à la diversité du festival qu'à sa cohérence. Diversité de nationalités, diversité de genres, de tons, de langages. On passe d'un reportage bulgare, témoignage brut de la vie sur un pont, véritable microcosme de la débrouille et de la misère humaine (1) à un film américain de fiction audacieusement construit, débordant d'humour, de provocation et de finesse (2). On va du réalisme au surréalisme, du drame à la comédie, de l'écriture classique à un langage expérimental. Les réalisatrices, originaires de toutes les parties du monde, nous offrent leurs accents spécifiques et l'hétérogénéité de leurs discours est certainement l'un des charmes de ce festival.

Variété donc mais celle-ci n'exclut pas l'unité car le festival porte aussi la marque de ses organisatrices. La sélection des films en fonction de leur qualité cinématographique, de leur lisibilité par un grand public et de leur authenticité donne au festival une homogénéité que je qualifierai de sage. Pas plus que les autres fois je n'ai été bouleversée à Créteil par un film totalement novateur, mais si aucun de ces films ne révolutionne l'histoire du cinéma, chacun d'entre eux apporte une petite pierre à l'édifice naissant d'un cinéma qui est le produit d'une histoire et d'un regard féminins.

A female gaze: inventer

J'ai été intéressée et même touchée par les quelques longs métrages de fiction que j'ai vus. C'est vrai de ce film hongrois racontant le désarroi de jeunes russes «on the road » vers l'Occident et en panne à Budapest où ils sont sauvés par des marginales natives ou étrangères. Le regard de la réalisatrice sur les hommes et sur les femmes témoigne d'une tendresse et d'une humanité rares dans le cinéma actuel (3). C'est vrai aussi de ce film australien, certainement en partie autobiographique, réalisé par une immigrée Chinoise qui décrit le déracinement et le démembrement d'une famille chinoise dans le monde occidental avec une intelligence fine des relations intergénérationnelles (4). C'est vrai enfin de cet autre film australien, réalisé par une femme d'origine italienne, dont l'héroïne adolescente acidulée et provocante fait le procès de l'éducation répressive des filles dans le milieu immigré italien (5). Dans tous ces films, je dois l'avouer, mon plus grand plaisir c'est de voir des femmes au centre, des héroïnes actives autour desquelles le monde tourne, même, il faut oser le dire, quand ce regard féminin est aussi partial dans sa représentation des hommes que le cinéma d'Hollywood l'était dans celle des femmes. Ainsi la bestialité masculine, caricaturée dans le personnage d'un père (5), renvoie à une misandrie qui n'a rien à envier à la misogynie dont nous sommes familières.

A female gaze: témoigner

Les responsables du festival avaient consacré une section aux réalisatrices d'Europe Centrale et Orientale. De cette Europe des Balkans, morcelée, déchirée et ensanglantée, le cinéma des femmes témoigne: films réalisés par des femmes originaires de ces pays ou par des étrangères enregistrant des témoignages. Tous ces films ne racontent pas la guerre, certains recueillent avec respect et amour la vie des minorités (6), d'autres radiographient l'histoire (7), beaucoup disent la souffrance, celle des réfugiés, des déracinés, des femmes victimes de la violence. *Calling the ghosts* (8) rapporte le témoignage impressionnant de deux femmes bosniaques qui un jour de 1992 sont emmenées de force au camp d'Omarska. L'atroce est communiqué de manière contenue dans ce film sobre aux plans fixes de visages qui racontent sans emphase l'horreur quotidienne: le soir quand elles lavaient le sang des torturés sur les murs, ou les nuits quand elles étaient appelées pour être violées et torturées par leurs voisins devenus tortionnaires. *A Balkan Journey* (9) retrace la résistance des femmes au nationalisme et au militarisme; nous y voyons ce que nous aurions aimé voir sur nos écrans dans les journaux télévisés: les manifestations quotidiennes et silencieuses des femmes en noir de Belgrade, les refuges pour les femmes violées et leurs enfants, les radios clandestines et le centre pour la décontamination culturelle, anciennement galerie d'art, dont la propriétaire dénonce le rôle de la culture et de la religion dans la contamination nationaliste et l'incitation à la guerre.

La question du témoignage par le cinéma fut abordée lors d'une des séances du Forum sur le thème «Femmes, cinéma et identités nationales». Comment réaliser un documentaire ou plus exactement, si l'on veut témoigner, comment faire en sorte que les gens «réalisent» ce qui s'est passé? Comment éviter de rendre le présent irréel comme l'ont fait les médias? Toute la culture déréalise l'événement parce que nous le voyons à travers les codes culturels dominants. Pourquoi avons-nous du sniper l'image stéréotypée d'un homme couché sur un toit épaulant son fusil alors que la réalité, comme le racontait Véronique Nahoum-Grappe, est bien éloignée de cette virile mythologie: le sniper c'est aussi une femme dans la rue qui sort un fusil et tire. Mais notre imaginaire de la guerre est pétri de cinéma hollywoodien et sans déconstruction de cette culture, jamais nous ne verrons que le roi est nu.

A female gaze: dire le corps

Enfin, deux films m'ont ravie. Le premier, *Courbes gracieuses* (10), documentaire de la réalisatrice finlandaise Kiti Luostarinen, démonte et interprète le dressage du corps féminin dans la société patriarcale. Le second, *Murder and Murder* (11), long métrage de fiction de l'artiste américaine Yvonne Rainer, chante l'amour d'un corps et pour ce corps quand bien même il a vieilli et est mutilé par le cancer.

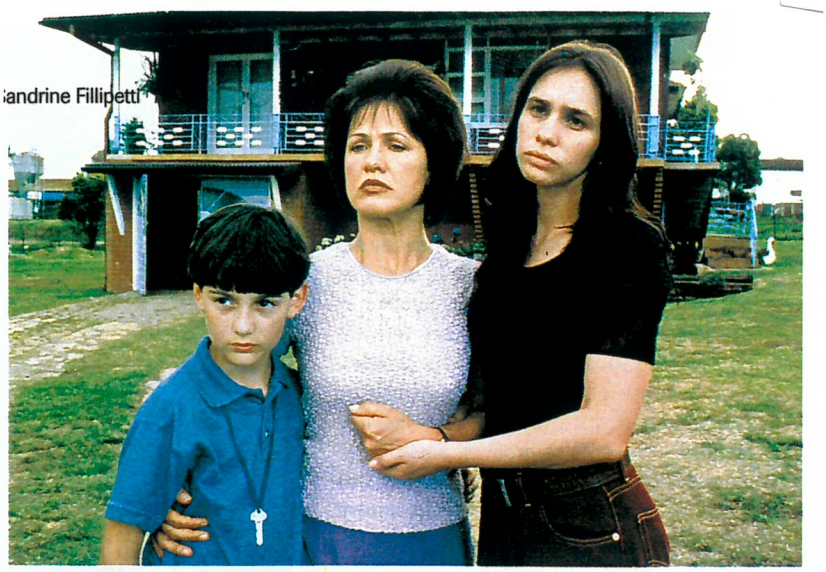
Courbes gracieuses est un film remarquable qui réussit à nous faire saisir en profondeur la violence patriarcale s'exerçant sur le corps des femmes. Il fait le procès de l'imposition des normes de beauté au corps féminin, dénonce la haine de leur corps que les femmes ont intériorisée, haine de leur imperfection physique. Kiti Luostarinen ne nous rassure pas, bien au contraire, car elle voit dans la société actuelle un accroissement de la sévérité des règles qui régissent la beauté féminine. Plus que jamais, la beauté serait pour les femmes une nécessité; il suffit pour s'en convaincre, fait-elle remarquer, de penser au développement de la chirurgie plastique qui permet de garder l'apparence de la jeunesse sans laquelle il n'y a plus de séduction possible. Ce renforcement des exigences par rapport au corps féminin, Kiti Luostarinen l'interprète comme la réponse du monde masculin aux conquêtes sociales des femmes. Alors que jadis nos mères vivaient dans l'angoisse de la grossesse, nous sommes aujourd'hui obsédées par notre corps. La nourriture nous punit pour avoir acquis le contrôle de notre sexualité.

Le film d'Yvonne Rainer est un remède merveilleux contre le pessimisme de Kiti Luostarinen: ici aussi le corps est au centre, mais cette fois le corps soumis au vieillissement et menacé de mort par le cancer et ce corps, ô bonheur, aime et est aimé. *Murder and Murder* raconte une histoire d'amour entre deux femmes dans la cinquantaine dont l'une apprend un jour qu'elle a le cancer du sein (2). Personnalité contestataire, Yvonne Rainer a débuté comme chorégraphe dans les années soixante puis a quitté la danse pour le cinéma expérimental. Pour la première fois, elle réalise une fiction avec des personnages et une intrigue, ce qui ne l'empêche pas d'intervenir régulièrement dans le film comme elle fait intervenir tout aussi régulièrement les fantômes de l'héroïne jeune et de sa mère, mêlant ainsi fiction et réalité, temps présent et passé.

Une séquence du film est pour moi un sommet de comique et d'émotion en même temps qu'une admirable métaphore de l'amour, ou plutôt de l'Amour car il ne s'agit plus de l'amour de femmes mais de cette puissante pulsion de vie et de plaisir qui fait sens pour toutes et tous. La séquence s'ouvre sur un ring où nos deux héroïnes vêtues comme des boxeurs se saluent devant l'arbitre. Celle-ci, une femme noire élégamment vêtue d'un veston et jupe smoking et chaussée d'escarpins à talons aiguilles, leur fait les dernières recommandations du genre «soyez fair play, comportez-vous comme de vraies dames». Yvonne Rainer a recours ici à un procédé classique de l'humour, celui de l'inversion symétrique: au lieu de boxeurs noirs et d'un arbitre blanc, boxeuses blanches et arbitre noir; inversion des «races» et inversion des sexes et, coup de génie de la réalisatrice, le montage alterne des plans en couleur du ring où luttent les deux femmes avec des plans en noir et blanc (visiblement empruntés à un film peut-être bien muet tellement les expressions sont caricaturales) qui montrent des spectateurs masculins déchaînés, hurlant et trépignant. Des hommes applaudissant deux femmes en train de boxer, voilà qui n'est pas banal. Encore moins banale est la suite du match: après une pause, où chaque entraîneuse prodigue des conseils à sa boxeuse, et où la petite phrase sibylline de l'une d'entre elles «très bien, continue et surtout ne lui fais pas de reproche» nous déconcerte et annonce ce qui suit, le deuxième round voit les deux femmes s'empoigner. Cette fois, Yvonne Rainer utilise des gros plans pour filmer le corps à corps: les visages se touchent et les reproches fusent, des reproches banalement domestiques, les plus bêtes et les pires de la vie conjugale, «tu n'as de nouveau pas lavé les casseroles». La colère les fait tomber et rouler par terre. Et puis, il nous faut un temps pour enfin comprendre que le corps à corps de nos deux combattantes s'est transformé en l'étreinte de deux amoureuses. Tandis qu'éclate la neuvième de Beethoven, un long plan fixe nous les montre enlacées à même le sol: elles ne se relèvent plus, elles sont trop bien, elles s'aiment. C'est drôle, émouvant, intense, fort et suprêmement intelligent. Yvonne Rainer réussit dans cette séquence à complètement subvertir le code traditionnel de la violence. Telle une magicienne, elle change la violence en amour. Et cet amour, mélange de violence et de tendresse, combat sans victoire où les deux protagonistes déposent les armes à égalité, Yvonne Rainer, bouleversant les codes hétérosexuels, l'attribue à deux femmes. S'agirait-il d'une autre éthique sexuelle?

Nadine PLATEAU

(1) *Otvad Zekata* (De l'autre côté de la rivière) de Ralitza Dimitrova, Bulgarie, 1994.
(2) *Murder and Murder* d'Yvonne Rainer, États-Unis, 1996.
(3) *Bolshe Vita* d'Ibolya Fekete, Hongrie, 1995.
(4) *Floating Life* de Clara Law, Australie, 1996.
(5) *Fistful of flies* de Monica Pellizzari, Australie, 1996.
(6) *Les Pomaks* (Lettres des Rhodopes) de Roumania Petkova, Bulgarie, 1995 ainsi que *Jakub* de Jana Sevcikova, Tchéquie, 1992.
(7) *Un an ceva mai lung* (Une année un peu plus longue) d'Ada Pistiner, Roumanie 1991.
(8) *Calling the Ghosts: a story about rape, war and women* de Many Jacobson et Karmen Jelincic, Etats-Unis/Bosnie, 1996.
(9) *A Balkan Journey* (Fragments from the other side of war) de Brenda Longfellow, Canada, 1996.
(10) *Naisenkaari* (Courbes gracieuses) de Kiti Luostarinen, Finlande, 1997.


Sandrine Fillipetti

Créteil, de la culture à la résistance

A LA VEILLE DE SON VINGTIÈME ANNIVERSAIRE, LE FESTIVAL DE FILMS DE FEMMES DE CRÉTEIL APPARAÎT COMME L'UNE DES MANIFESTATIONS CULTURELLES LES PLUS ENGAGÉES ET LES PLUS VIGILANTES FACE À LA POUSSÉE DE LA PESTE BRUNE.





Fidèle à la ligne de conduite qu'il s'est imposée depuis sa création, le Festival International de Films de Femmes de Créteil s'est de nouveau défini, à l'occasion de sa XIXe édition, comme un festival attentif aux bouleversements socio-politiques de son époque, soucieux d'offrir à son public une grande diversité de films, de sujets, de sensibilités, de cultures et de points de vue.

Placé cette année sous les auspices de la "résistance à une société qui va vers la xénophobie et le fascisme" comme le souligne sa directrice Jackie Buet, le festival s'affirme plus que jamais comme une manifestation "culturellement inscrite dans une dimension de liberté d'expression." Rencontre avec les réalisatrices françaises opposées à la loi Debré sur l'immigration, diffusion du film réalisé par le collectif des cinéastes pour la défense des sans-papiers, programmation de films d'Europe centrale avec bilan de l'effondrement du bloc de l'Est et de l'épuration ethnique en ex-Yougoslavie à la clé, réflexion sur les tenants et les aboutissants de la remise en cause des identités nationales, forum sur la définition des identités et des minorités, matinée consacrée aux courants migratoires en Europe : Créteil s'ancre de plus en plus dans une démarche d'analyse de la société contemporaine. "Nous y sommes conduits par la période dans laquelle nous vivons. Notre époque est à une certaine conscience d'urgence par rapport à de vieux relents fascistes et à un nationalisme qui nous menace, il ne faut pas hésiter à analyser les choses." Le festival rencontre ainsi cette année "la dimension la plus large de la politique" et radicalise ses positions : "Le cinéma d'auteur a toujours des racines dans une dimension historique et culturelle, donc nationale. Il y a nécessairement une marque de l'identité d'origine."



➤ **Jackie Buet (ci-contre) inscrit son festival dans la lignée de Châteauvallon. En haut, dans le sens horaire, trois films sur la sexualité féminine : "Fistful of flies" ; "Female perversions" et "Murder and murder"**

La sélection des différentes compétitions ne contredit en rien cette analyse. Le dernier long métrage de la réalisatrice Clara Law, "Floating life", approfondit ce qui constitue l'identité profonde des individus et montre dans le détail comment toute notre vie est construite par un contexte ; "Tri istorii" de Kira Mouratova valorise le crime, à l'instar de Dostoïevski, qui libère l'individu de son oppression ; "Sechin-Ku" de Yim Soon-Rye observe la déshérence de trois jeunes garçons qui ne savent plus comment s'insérer dans la société coréenne ; "Fistful of flies" de Monica Pellizzari, "Female perversions" de Susan Streitfeld, "Murder and murder" d'Yvonne Rainer et "Naisenkaari" de Kiti Luostarinen examinent la sexualité et le corps féminin dans tous ses états. "Il s'agit désormais de reconnaître que lorsque l'on parle de "film de femme", on ne peut pas séparer la notion de sensibilité, de point de vue des réalisatrices, de leur culture et de leur identité nationale. Le public du festival a été habitué à voir en priorité les films sous l'angle du regard des femmes. Nous lui avons demandé cette année, d'une certaine façon, de les voir sous un angle plus politique et plus culturel, de recoller un peu les morceaux. En cela le festival va vers une maturité. Bien sûr, il ne faut pas que nous fassions peur au public qui vient là pour trouver des modèles d'identification, des raisons de s'autoconstruire, ce sont des éléments importants. Il faut néanmoins qu'il accepte ce décalage et cette maturité."

Créteil, un lieu de résistance culturelle ? "C'est la rencontre entre un mouvement social et un mouvement artistique. Je ne trouve cet enjeu nulle part ailleurs dans la culture. Il n'y a plus de lieu culturel, depuis la disparition de Châteauvallon, où il y a d'évidence cette démarche de faire se rencontrer des artistes et une réflexion politique. C'est bien tout le problème de l'arrivée du Front National à Toulon, qui a voulu casser cette initiative. Nous nous situons dans cet héritage de l'action culturelle en France, qui consiste à faire se rencontrer des artistes et un public au rythme d'une époque et d'une réflexion, en mettant au cœur des débats le rôle de la culture, et dans l'espoir de contribuer à l'évolution des mentalités." ■

constats de police, des scènes de procès mais aussi des extraits d'émissions télévisées où des télévangélistes se lamentent sur le déclin de l'Amérique en montrant du doigt Sodome, et des témoignages-vidéos d'attaques verbales ou physiques perpétrées contre des manifestants homosexuels. La qualité indubitable du film de Dong, c'est d'avoir montré que derrière les tueurs de pédés se profilent aussi les tenaces incitateurs à la haine anti-homos. Dès lors il n'est pas étonnant que ces tueurs aient en général l'impression d'avoir rempli un devoir de salubrité publique ; comme l'indique le titre du film, ils se croient "autorisés à tuer" et n'en éprouvent aucun remords. Si "Licensed to kill" a de quoi donner froid dans le dos, il s'en dégage pourtant une lueur d'espoir. Ces tueurs de pédés ont été arrêtés, jugés et emprisonnés. Des investigations policières et judiciaires ont donc été menées à bien, ce qui est déjà en soi encourageant.

Si les méfaits de l'homophobie ne peuvent être éradiqués du jour au lendemain, du moins peut-on les endiguer. C'est ce que suggère Debra Chasnoff dans "It's elementary — talking about gay issues in school" (USA), un film qui devrait faire méditer bien des professionnels de l'éducation. Caméra au poing, elle est allée visiter différentes écoles primaires et secondaires où des enseignants, en majorité hétéros, essaient d'attaquer à sa racine le mal homophobe. Ainsi voit-on un prof conduire une leçon de vocabulaire en demandant aux élèves ce qu'évoque pour eux le mot "gay" ou d'autres mots et adjectifs ayant trait à l'homosexualité, où ils ont puisé ces images et représentations de la gaytitude. Un autre organise une table ronde sur la question du contrat d'union entre personnes de même sexe. L'expérience-pilote que tentent ces instituteurs et professeurs est courageuse car ils risquent de mettre leur carrière en jeu. Il est au demeurant intéressant de noter que les enseignants hétéros sont en général plus à l'aise pour parler d'homosexualité que ne le sont les profs gays et lesbiennes. Ces derniers n'hésitent pas à avouer leur peur d'être accusés de prosélytisme. En postulant que le préjugé homophobe est loin d'être naturel, "It's elementary" fait preuve d'un optimisme qui ne devient cependant pas béat. Il affirme que son éradication passe par une parole dont l'école est le lieu d'apprentissage idéal à travers l'instruction civique, les langues, l'histoire, la biologie, la littérature... Contre les idées reçues glanées en-dehors de l'école, cette dernière doit, selon les enseignants interrogés, retrouver sa fonction citoyenne. Celle-ci suppose l'apprentissage du respect de l'autre, qui devrait faire cesser le mépris ouvert ou larvé vis-à-vis des personnes homosexuelles. ■



"ANTONIA ET SES FILLES", QUATRIÈME LONG MÉTRAGE DE LA NÉERLANDAISE MARLEEN GORRIS, S'IMPOSE COMME LE RETOUR RÉUSSI DES THÈSES FÉMINISTES DANS UN CINÉMA JOYEUSEMENT CONTESTATAIRE.

Le retour du féminisme

Au commencement, il y a l'immédiat après-guerre, la campagne hollandaise et un petit village qui vit au rythme des saisons, une mère et sa fille qui n'acceptent pas d'aliéner leur indépendance, un intellectuel existentialiste, un pouvoir religieux coercitif, la mise en place d'une vie communautaire aux allures de phalanstère...

Lorsqu'Antonia se réinstalle dans son village natal avec sa fille Danielle, toutes deux deviennent, au fil de leurs vies énergiquement anticonformistes, les porte-étendards de la revendication féministe en milieu rural et les maîtresses-femmes d'une communauté heureuse et sensuelle où se côtoient amour, athéisme, générosité, respect d'autrui et solidarité humaine.

Fidèle à elle-même, Marleen Gorris — à qui l'on doit notamment l'exceptionnel "A question of silence" en 1982 — fait de la sexualité féminine l'enjeu même de son récit et questionne, sans camouflage, les rôles sexuels tels que la société les définit. Novateur dans sa représentation des rapports humains et des identités sexuelles, "Antonia et ses filles" met clairement en avant le refus, de la part de ses héroïnes, du poids du système patriarcal dans leur vie privée — négation du couple traditionnel, éloge du lesbianisme, appel au droit à la sexualité des femmes de plus de 60 ans et des handicapées, revendication de l'indépendance féminine face à un désir d'enfant, droit à l'autodétermination, refus de la servitude, etc. — comme dans leur vie professionnelle — mise en place progressive, dans un milieu rural volontiers conservateur, d'un contre-système aux allures fouriéristes et reconnaissance pour tous du droit à une vie libre de toute aliénation. La force de ce film optimiste et chaleureux est de ne pas s'en tenir à une description manichéenne des systèmes d'oppression dénoncés : la détermination et le courage des personnages, qui s'efforcent de tordre le cou aux préjugés et de résister coûte que coûte à l'ordre établi — dénonciation des valeurs machistes, de la misogynie et de la violence exercée à l'encontre de la femme-objet — s'accompagne le plus souvent d'un humour volontiers corrosif, mâtiné d'un anticléricalisme délicieusement subversif. Un film profondément humaniste donc, où l'univers des femmes se suffit à lui-même, mais également un film où la critique sociale et politique va bon train. Magnifique plaidoyer pour le droit à la différence, "Antonia et ses filles" procure un vif sentiment d'allégresse, résultat sans doute de la liberté sexuelle qui s'y exprime et de l'utopie résolument féministe qui y est transmise. En ces temps troublés où les grandes valeurs "de gauche" sont en crise, un aussi vibrant appel à l'épanouissement des individus est un véritable bain de jouvence. ■

Film néerlandais de Marleen Gorris, avec Willeke Van Ammelrooy. Sortie le 16 avril.



Les Pomaks de Roumania Petkova

L'Europe au féminin pluriel

Du 14 au 23 mars se déroulera la 19e édition du festival international de films de femmes. A l'honneur cette année, Carole Bouquet et les cinéastes d'Europe Centrale et Orientale.

Au fil des ans, le festival international de films de femmes de Créteil est devenu un rendez-vous incontournable. La richesse de ses sélections, la multiplicité des genres et des pays représentés en ont fait un lieu privilégié pour partir à la découverte d'un autre cinéma. Un cinéma fait par des femmes qui portent un regard sur leur société et leur époque. Cette année, le festival se place dans la continuité des manifestations précédentes. Comme le soulignent les organisatrices : *"Par amour pour le cinéma et les femmes qui ont si bien contribué à sa magie, devant et derrière la caméra, nous avons choisi de suivre leur carrière fidèlement, de restituer leur place dans l'histoire du cinéma, de rendre hommage à leur ferveur et à leur invention à travers différentes sections, différentes rencontres, des plus prestigieuses aux plus anonymes."*
L'organisation du festival est elle aussi fidèle à la tradition. Comme les années précédentes, nous retrouverons la compétition officielle avec ses cinquante films inédits, l'autoportrait d'une actrice -cette année, Carole Bouquet-, une sélection de films français, Graine de cinéphage, ainsi qu'une importante section sur les réalisatrices d'Europe Centrale et Orientale, dans laquelle se tiendra un forum sur le thème "Femmes, cinéma et identités nationales".

Compétition officielle

A la Mac
Dix longs métrages de fiction, dix documentaires et trente courts métrages sont programmés dans le cadre de la compétition officielle. Après la soirée d'ouverture qui se déroulera le 14 mars à la Mac en présence des réalisatrices, des membres du jury et des invitées d'Europe Centrale et Orientale -un film surprise sera présenté-, la compétition démarrera officiellement. Une fois de plus, de nombreux pays sont représentés. A noter la présence de Snjezana Tribuson, cinéaste croate venue présenter *Prepoznavanje*, un film qui traite du récent épisode de l'épuration ethnique en Croatie, et celle de la Coréenne du Sud, Soonrye Yim, avec *Sechin-ku*, l'histoire de trois gamins désœuvrés à la recherche d'eux-mêmes. Côté documentaires, les sujets sont variés mais toujours graves : vie des femmes dans la bande de Gaza (*Stories of honor and shame* d'Antonia Cacia), perte d'un enfant et toxicomanie (*Tu as crié Let me go* d'Anne-Claire Poirier), ou encore le massacre des tribus Tutsi et Hutu (*Paroles contre l'oubli : Rwanda-Burundi* de Violaine de Villers).

Hommage à Maria Luisa Bemberg

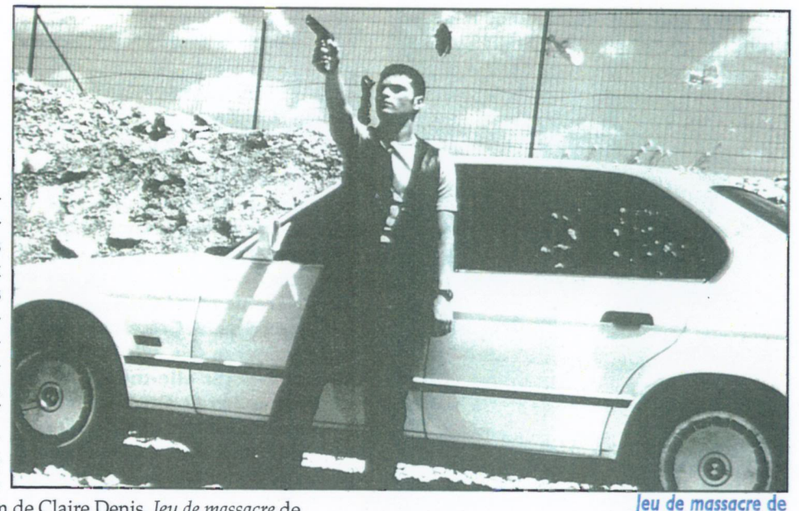
Aux Cinémas du Palais
Réalisatrice et scénariste, Maria Luisa Bemberg était l'une des figures les plus intéressantes du cinéma argentin. Militante convaincue des droits de la femme, elle s'est battue pendant trente ans contre les dogmes imposés par la société patriarcale argentine. Mais Maria Luisa Bemberg était aussi une artiste. Si elle n'a cessé d'affirmer ses idées et convictions, défiant toutes les conventions, ses films n'en demeurent pas moins de véritables œuvres de création. Les Cinémas du Palais ont décidé de rendre hommage à cette grande réalisatrice morte en 1995 et présenteront cinq de ses longs métrages.



Nénette et Boni de Claire Denis

Cinéma français d'aujourd'hui

A la Mac et à la Lucarne
Le festival poursuit son tour d'horizon du cinéma français contemporain, en projetant le travail des jeunes cinéastes. Cette année, dix réalisatrices françaises, parmi les plus combatives de la nouvelle génération, invitent dix jeunes cinéastes. Le public pourra ainsi découvrir le film de Catherine Corsini, *Jeunesse sans dieu*, ou bien revoir *Y aura-t-il de la neige à Noël ?* de Sandrine Veysset -récemment récompensé par le César de la meilleure première œuvre-, *Nénette et Boni*, le dernier film de Claire Denis, *Jeu de massacre* de Jean-Teddy Filippe, ou encore *En avoir ou pas* de Lætitia Masson.



Jeu de massacre de Jean-Teddy Filippe

Les soirées du festival

◗ **Vendredi 14 mars, 21 h, Maison des Arts**
- Gala d'ouverture en présence des réalisatrices en compétition, des membres du jury et des cinéastes d'Europe Centrale et Orientale.

◗ **Samedi 15 mars, 21 h, Maison des Arts**
- Soirée de gala "Cinéma français d'aujourd'hui". Projection de *Jeunesse sans Dieu* de Catherine Corsini (1995). Le film sera suivi d'un débat, en présence de la réalisatrice et des autres cinéastes.

◗ **Dimanche 16 mars, 15 h, Maison des Arts**
- Séance exceptionnelle "Réalisatrices d'Europe Centrale et Orientale". Projection du film turc *Tu écraseras le serpent*, de Turkan Soray (1982), en sa présence.

◗ **Mardi 18 mars, 19 h, Maison des Arts**
- Séance exceptionnelle, "Graine de cinéphage". Projection du film *Flame* de Ingrid Sinclair (1996).

◗ **Mardi 18 mars, 20 h 30, Cinémas du Palais**
- Soirée-rencontre en l'honneur de l'actrice-réalisatrice Turkan Soray, en sa présence. Projection du film *Hazal* de Ali Ozgentürk.

◗ **Mercredi 19 mars, 21 h, Maison des Arts**
- Soirée de gala et hommage aux réalisatrices d'Europe Centrale et Orientale. Projection du film *Bolshe Vita* de la Hongroise Ibolya Fekete (1995), en présence des réalisatrices invitées de la section.



Graine de cinéphage

Pour concrétiser la deuxième phase de l'échange inter-lycées et inter-festivals de l'opération Graine de cinéphage, les lycéens de Saint-Exupéry à Créteil se sont rendus à Cuba en décembre 1996. Ils ont ainsi pu participer au 18e festival de Nuevo Cine Latinoamericano, en compagnie de leurs correspondants du lycée Lénine de la Havane. Cette année, le jury est composé de collégiens et lycéens de l'Académie de Créteil. Ils participeront à des ateliers sur le documentaire et le court métrage, puis assisteront au festival et éliront le meilleur film de la section. Ils pourront découvrir des œuvres australiennes (*Fistful of flies* de Monica Pellizzari) ou franco-africaines (*Flame* de Ingrid Sinclair).

Regards sur l'enfance

A la Lucarne
Du 12 au 25 mars, le cinéma la Lucarne présentera une programmation spécifique à la section "Regards sur l'enfance". Des films qui s'interrogent sur la condition intime de l'enfant, en particulier la place qu'il occupe dans sa famille et l'éducation qu'il y reçoit. Sandrine Veysset sera bien entendu présente avec *Y aura-t-il de la neige à Noël ?*, de même qu'Angela Pope (*Une vie normale*) ou encore Wang Jungheng et son très joli *Message du ciel*.

Clin d'œil à l'actualité

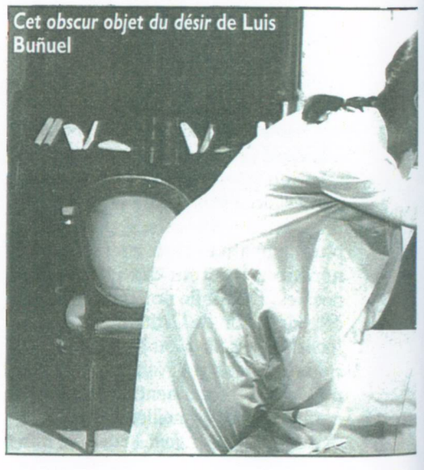
Aux Cinémas du Palais
Du 12 au 25 mars, les Cinémas du Palais proposent un "clin d'œil à l'actualité", avec la sortie nationale de *Là où ton cœur te porte* de Cristina Comencini, mais aussi *Rimbaud, Verlaine* d'Agnieszka Holland et *Only the brave* d'Ana Kokkinos. Les enfants, quant à eux, pourront découvrir *La môme singe* de Xiao-Yen Wang ou encore *Le bonhomme de neige* de Diane Jackson. Quant au film de clôture, programmé le 25 mars à 20 h 30, il s'agit de la dernière réalisation de Yoland Zeuberman, *Clubbed to death*. ■

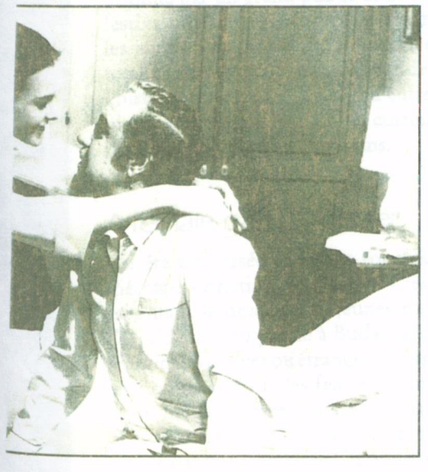
Renseignements et réservations au 01.43.99.22.11.

Carole Bouquet en huit films

A la Mac et aux Cinémas du Palais

Elle est l'image de la beauté pure et inaccessible. Mais derrière le visage de la star se cache une femme engagée. Exigeante, elle a toujours mené de front sa carrière de comédienne et sa vie privée. A Créteil, pour la première fois, elle viendra présenter elle-même son autoportrait à travers huit films qu'elle a choisis, huit moments de la vie d'une actrice. De *Cet obscur objet du désir* de Luis Buñuel (1977) à *Lucie Aubrac* de Claude Berri (1997), son dernier film actuellement sur les écrans, on découvrira les mille et une facettes de la comédienne. Tour à tour femme-objet dans le film de Buñuel, femme trahie (*Trop belle pour toi* de Bertrand Blier, 1989), femme mystérieuse (*Bunker palace hôtel* de Enki Bilal, 1989) ou encore femme-femme (*Grosse fatigue* de Michel Blanc, 1993), Carole Bouquet se révèle, à chaque fois, aussi mystérieuse que somptueuse.


Cet obscur objet du désir de Luis Buñuel

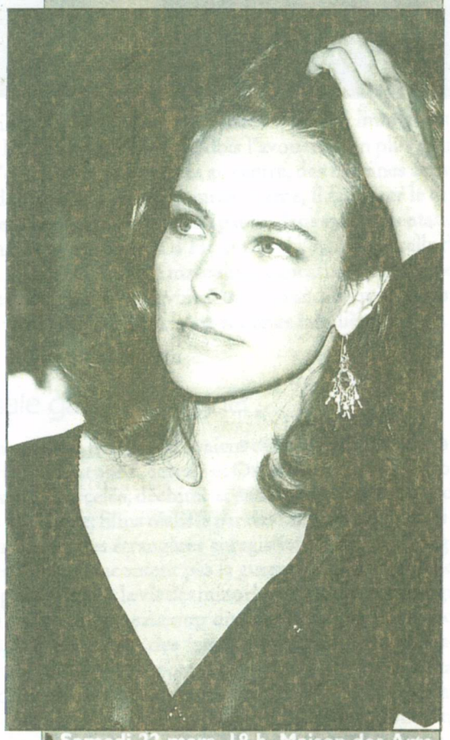


Réalisatrices d'Europe Centrale et Orientale

A la Mac, à la Lucarne et aux Cinémas du Palais

Avec quelque quarante films -fictions, documentaires et vidéos- ce sont autant de réalisatrices de 12 pays différents qui seront honorées à travers cette sélection. Pour les organisatrices du festival, ce programme est essentiel. Il sera *"le reflet des situations d'urgence rencontrées dans chaque pays"*. Après l'implosion de l'empire soviétique, la guerre dans les Balkans, l'effondrement économique en Bulgarie et en Roumanie, quel rôle peut jouer la cinéaste ? Quelles relations entretient-elle avec la notion d'identité nationale ? Ces questions seront posées à l'occasion des différentes projections, en présence de cinéastes d'Albanie, de Bosnie, de Croatie, de Grèce, de Bulgarie ou de Roumanie. Les réalisatrices de l'ex-Yougoslavie seront particulièrement à l'honneur avec un programme réuni sous le thème "Regards et témoignages de l'ex-Yougoslavie". Parallèlement à cette section, la Mac accueillera, du 19 au 22 mars, un forum sur le thème "Femmes, cinéma et identités nationales". Depuis des siècles, ces pays d'Europe ont été le creuset de mélanges ethniques et culturels, se partageant un héritage grec, romain, byzantin et ottoman. Pour les réalisatrices originaires de ces régions, l'enjeu du cinéma est de *"rester la voix et la conscience intellectuelle de leur peuple, de donner le sens juste aux événements, sans pour autant nourrir des sentiments belliqueux et intolérants"*.
Le pluralisme culturel, la solidarité professionnelle, le cinéma face à la guerre, la représentation des violences subies par les femmes, ou encore le rôle des médias dans le conflit yougoslave, tels sont les sujets qui seront abordés, en présence des réalisatrices.

◗ **Vendredi 21 mars, 21 h, Maison des Arts**
- Soirée de gala en hommage à Carole Bouquet. Projection du dernier film de Claude Berri, *Lucie Aubrac*, suivie d'une rencontre avec l'actrice.



◗ **Samedi 22 mars, 18 h, Maison des Arts**
- Séance exceptionnelle "Cinéma français d'aujourd'hui". Projection de *Récréations* de Claire Simon (1992), en présence de la réalisatrice.

◗ **Samedi 22 mars, 21 h, Maison des Arts**
- Séance exceptionnelle dans le cadre du forum "Femmes, cinéma et identités nationales". Projection de *A Balkan journey* de Brenda Longfellow (1996). Projection en présence des réalisatrices d'Europe Centrale et Orientale.

◗ **Samedi 22 mars, 19 h, Maison des Arts**
- Séance exceptionnelle "Réalisatrices d'Europe Centrale et Orientale". Projection du film *Jakub* de la Tchèque Jana Sevcikova (1992).

◗ **Dimanche 23 mars, 15 h, Maison des Arts**
Cérémonie de remise des prix en présence des membres du jury et des réalisatrices. Un film de clôture est aussi prévu au programme.

CINÉMA

Femmes contre l'horreur

PAR SITTI SAÏD YOUSSOUF

Une quarantaine de réalisatrices, venues essentiellement d'Europe centrale et orientale, ont été accueillies, en mars dernier, à Créteil, en banlieue parisienne, à l'occasion de la 19e édition du Festival international de films de femmes.

Une douzaine de pays étaient représentés, à travers quarante films (fictions, documentaires et courts métrages). Au-delà des sessions régulières prévues tous les ans – telle la compétition internationale, pilier de ce rendez-vous exceptionnel de la création cinématographique féminine mondiale –, une rétrospective de l'actrice française Carole Bouquet ainsi qu'un clin d'œil appuyé au cinéma français d'aujourd'hui. Mais, en ces temps de guerre et de désolation dans certaines parties du monde, le point de vue des réalisatrices sur le rôle du cinéma et ses rapports avec les identités nationales a fait l'objet cette année d'un programme spécial. Car le Festival international de films de femmes (FIFF), immense scène d'images diverses, des plus audacieuses ou drôles aux plus bouleversantes, n'en est pas moins un lieu privilégié d'échanges et de réflexion sur l'évolution et les maux de la société. C'est dans cet esprit d'ailleurs, qu'il y a deux ans, un accent particulier avait été mis sur les difficultés incommensurables rencontrées par les femmes cinéastes en terres d'Islam, notamment en Algérie.

AU FIL DES DÉBATS ET DES TABLES RONDES, IL apparaît nettement que les réalisatrices, où qu'elles travaillent, ont une vision plus humaine et plus consensuelle des conflits et des injustices de tout poil, tout en faisant preuve de clairvoyance politique et historique. Or, les films auxquels nous avons été habitués jusqu'ici sur les peuples et les régions en guerre, controversés pour la plupart, véhiculent les mêmes malentendus culturels, politiques ou religieux qui sont à l'origine de l'éclatement du tissu social ayant conduit aux drames. Les œuvres des cinéastes présentes cette année au FIFF, en tout cas, ne résolvent, bien sûr, ni l'épineuse question du morcellement absurde des régions, ni la haine qui en a découlé, entretenue depuis des générations entre les populations par la colonisation et les élites. Elles ne font pas plus office de potions magiques, face aux milliers de vies rescapées, mais profondément brisées. Néanmoins, ces militantes de la caméra ont su trouver un ton plus juste, plus positif, comme le démontrent les films consacrés à l'ex-Yougoslavie, à l'Albanie... en choisissant seulement de rendre compte ou de s'arrêter un instant, à leur manière, sur ces moments cruciaux de l'histoire universelle, évitant ainsi les dangers des explications tendancieuses ou des raccourcis hâtifs.

Parmi ces créations judicieuses, *Rwanda, paroles contre l'oubli,* de la Belge Violaine de Villiers. Un aperçu de l'horreur qu'a connue ce pays en 1994, basé exclusivement sur le témoignage poignant de trois jeunes femmes tutsies rencontrées en Belgique, ayant toutes perdu une grande partie de leur famille dans les massacres. Josette et Goretti ont échappé à la mort tout simplement parce qu'elles vivaient déjà dans ce pays d'adoption. Quant à Mathilde, c'est un vrai miracle qu'elle soit encore en vie. Prise pour morte et enterrée vivante, les corps de ses parents, frères, sœurs et cousins jetés au-dessus d'elle au fond d'une fosse commune, seuls son silence, sa foi en Dieu et le courage d'une voisine hutue l'ont sauvée. Recueillie ensuite par la Croix-Rouge internationale, elle a pu gagner l'Europe. La sobriété et la dignité des propos de cette rescapée tranchent sensiblement avec la douleur enfouie au fond d'elle-même, mais surtout avec les images insoutenables diffusées abondamment, à l'époque, sur toutes les télévisions occidentales. Des images fortes, émouvantes, sans fioritures ni commentaires superflus. Juste des paroles simples et vraies, pour que personne n'oublie ce qui s'est passé au Rwanda et partout ailleurs.

Autre regard sur la guerre, *Flame* (mention spéciale du prix Graine de cinéphage) de la Zimbabwéenne Ingrid Sinclair, une fiction fondée sur les récits d'anciens combattants et plus particulièrement ceux des femmes. Le film retrace le parcours de deux adolescentes ayant décidé, un jour de 1975, en pleine guerre civile, de s'engager dans la guérilla, à la suite de l'arrestation du père de l'une d'elles par l'armée rhodésienne. Alors que dans les camps, Flame et Liberty (leurs noms de guerre) s'entraînent et se battent, prennent des risques et réalisent des



"Rwanda, paroles contre l'oubli" : des jeunes femmes tutsies témoignent. DR

A LIRE — **CINÉMAS ARABES, TOPOGRAPHIE D'UNE IMAGE ÉCLATÉE**

KHEMAIS KHAYATI

Ce livre, regroupant une série d'articles d'un des meilleurs connaisseurs du cinéma arabe, vient répondre à un besoin de réflexion et d'analyse pour comprendre la situation de ce cinéma aujourd'hui. En effet, au moment où l'on assiste à l'éclatement de l'univers cinématographique arabe avec le retrait de l'Etat, au développement sans précédent de l'audiovisuel et à l'inondation des salles arabes de sous-produits américains avec l'ouverture des frontières, les films arabes n'ont jamais été aussi présents dans les festivals internationaux et deviennent des valeurs sûres du box office dans les pays européens, comme le montrent les films des Tunisiens Nouri Bouzid ou Moufidha Tlatli. Dans cet ouvrage, l'auteur nous apporte des éléments de compréhension en insistant sur la crise du cinéma arabe classique, tel qu'il a été identifié à travers le cinéma égyptien, et l'émergence de nouvelles expressions et écritures jetant un regard subjectif et intimiste sur les réalités de cette sphère culturelle. ❐

H. B. H.

Ed. L'Harmattan, 5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris, 140 FF.

exploits, parfois aussi bien ou mieux que leurs collègues hommes, plusieurs événements de leur vie quotidienne viennent briser leurs illusions quant à l'idée qu'elles se faisaient de leur place dans le combat commun de libération. Un film d'action mené tambour battant par deux jeunes comédiennes de talent ; mais aussi une très belle histoire de tendresse et de solidarité entre femmes. ❐

Les cris des femmes noires

On ne soulignera jamais assez le rôle essentiel que joue en France dans la diffusion des œuvres du continent noir le cinéma Images d'ailleurs (1). Du 4 au 10 juin 1997, s'y déroulera le festival "Cris de femmes noires sur grand écran". Les organisateurs sont partis du constat que la représentation de la femme noire – Afrique et Caraïbes – a trop souvent été réductrice, voire caricaturale. En programmant des films réalisés par des femmes noires elles-mêmes, ce festival se propose de dresser un bilan significatif de leur travail et de témoigner de leur propre regard. Mais point de sexisme dans cette entreprise, puisque seront aussi présentés des films de réalisateurs masculins, dont le point de vue sur les femmes noires apparaît pertinent et complémentaire !

Une cinquantaine de titres au total, dont *Flame*, d'Ingrid Sinclair (voir article ci-contre), *Mortu Nega*, de Flora Gomès, *Mousso*, de Cheik N'Diaye, *A Bamako, les femmes sont belles*, de Christiane Succab-Goldman, *Cesaria Evora*, d'Eric Mulet et Anaïs Prosaic... Une table ronde, des concerts et une exposition accompagneront cette manifestation. ❐

(1) Cinéma Images d'ailleurs, 21, rue de la Clef, 75005 Paris, tél. 01 45 87 18 09. Pour tout complément d'information : secrétariat du Festival, 5, rue Médéric, 75017 Paris, tél. 01 47 63 74 00.

Les émigrés changent la donne

PAR CLAUDE ÉTÈVE

A côté des structures lourdes, chères et bien souvent inefficaces de la coopération internationale, des associations d'émigrés mettent en œuvre des projets de développement qui aboutissent à des résultats concrets. Une solidarité crédible, porteuse de vie et d'espoir.

Du haut de ses onze mètres, le château d'eau domine le village. Une "tour Eiffel" campée sur la platitude des concessions en terre d'ombre. Encore masqué par un échafaudage de bois, le fût parfait de béton est déjà la fierté des trois mille habitants de Koméoulou (région de Kayes, cercle de Yélimané). Comme un phare du progrès, enfin visible, dans ce Diafounou (région historique d'implantation des Soninkés, à l'ouest du Mali) si hostile qu'il contraint ses enfants à émigrer sous des cieux plus mouillés.

Initiée en 1993 par l'ensemble des villageois – restés au Mali ou émigrés en France –, la réalisation de ce projet prioritaire est l'aboutissement d'un long parcours, souvent semé d'embûches, que seules l'union et la détermination de toute une population auront surmontées. Dès l'origine du projet, le choix d'une solution optimum – édifice en béton d'une capacité de 100 m³, énergie solaire doublée d'une station motorisée (diesel), réseau maillé sur tout le village – pouvait laisser craindre que le financement (180 millions de F CFA) reste inaccessible. A plus forte raison lorsque l'on sait que la sollicitation des bailleurs de fonds, institutionnels ou décentralisés, pour obtenir des cofinancements oblige trop souvent le demandeur à céder sa maîtrise d'ouvrage et sa maîtrise financière, dénotant au passage le peu de confiance accordée aux projets issus des villages... Que ces mêmes projets tombent toujours à côté des critères sélectifs de celui-ci ou de celui-là, faisant ainsi fi des décisions d'une assemblée communautaire concernée au premier chef. Que les non-réponses ou les promesses non tenues inclinent au découragement. Lorsque l'on sait tout cela, il faut bien en finir par ne compter que sur soi-même, c'est-à-dire en premier lieu sur les ressources financières des émigrés en France (trois cents pour le village de Koméoulou).

AUJOURD'HUI, ALORS QUE LE CHÂTEAU D'EAU NE SERA EN SERVICE QU'À LA fin du mois, l'eau des forages a déjà changé la vie au village. C'est avant tout la disparition de l'éprouvante corvée du puisage pour les femmes. Dorénavant, c'est autour de la borne-fontaine du quartier, autour du robinet qu'elles se retrouvent. Le trajet du portage (par bassines de cinquante litres) se trouve considérablement raccourci. Autour des concessions, les potagers commencent à fleurir et les grands abreuvoirs se remplissent d'eau. Une eau pure ! Seydou est rentré définitivement au pays il y a un an. Il regarde le robinet avec une lueur de satisfaction dans les yeux. Une satisfaction légitime : la réponse, concrète celle-ci, à toutes ces années passées, toutes ces promesses, tous ces discours, tous ces techniciens, ces experts, ces coopérants... ces milliards pour le Sahel qui se sont évaporés aussi sûrement que l'eau du marigot après l'hivernage.

Autre exemple prometteur de l'autodéveloppement et de l'effort remarquable des émigrés : le village de Guémoukouraba (quatre mille habitants, dont deux cent vingt-cinq sont en France) dans le Kaarta, au nord-ouest de Bamako. Ici, la priorité a été donnée à l'éducation et à la santé. Une école de trois classes (coût : 13 millions de F CFA) a été construite, offrant à deux cents enfants une scolarisation de qualité puisque l'Etat malien y a aussitôt muté un instituteur. Trois autres classes sont prévues. Les fonds collectés parmi les émigrés en France ont aussi permis la rénovation du centre de santé, construit en 1962, et la création d'un poste d'infirmier diplômé, rémunéré par le village. Ce petit dispensaire, qui sera bientôt équipé de l'indispensable réfrigérateur à gaz pour la conservation des médicaments, concerne aussi les villages voisins de Guémoukouraba, soit une population de dix mille habitants. L'association en France, Kaarta-Djiguiné (le Grenier du Kaarta) a déjà programmé un autre projet : l'adduction d'eau. Elle est en quête d'un jumelage-coopération, tout comme Koméoulou, avec un village ou une ville de France, qui lui permettrait d'accélérer son effort vers un progrès élémentaire.

En France, l'image de l'émigration est volontairement négative. On sait pourquoi. Les reportages sur les condi-

LE NOUVEL AFRIQUE ASIE - Juin 97

CINÉMA

Femmes contre l'horreur

PAR SITTI SAÏD YOUSSOUF

Une quarantaine de réalisatrices, venues essentiellement d'Europe centrale et orientale, ont été accueillies, en mars dernier, à Créteil, en banlieue parisienne, à l'occasion de la 19e édition du Festival international de films de femmes.

Une douzaine de pays étaient représentés, à travers quarante films (fictions, documentaires et courts métrages). Au-delà des sessions régulières prévues tous les ans – telle la compétition internationale, pilier de ce rendez-vous exceptionnel de la création cinématographique féminine mondiale –, une rétrospective de l'actrice française Carole Bouquet ainsi qu'un clin d'œil appuyé au cinéma français d'aujourd'hui. Mais, en ces temps de guerre et de désolation dans certaines parties du monde, le point de vue des réalisatrices sur le rôle du cinéma et ses rapports avec les identités nationales a fait l'objet cette année d'un programme spécial. Car le Festival international de films de femmes (FIFF), immense scène d'images diverses, des plus audacieuses ou drôles aux plus bouleversantes, n'en est pas moins un lieu privilégié d'échanges et de réflexion sur l'évolution et les maux de la société. C'est dans cet esprit d'ailleurs, qu'il y a deux ans, un accent particulier avait été mis sur les difficultés incommensurables rencontrées par les femmes cinéastes en terres d'Islam, notamment en Algérie.

AU FIL DES DÉBATS ET DES TABLES RONDES, IL apparaît nettement que les réalisatrices, où qu'elles travaillent, ont une vision plus humaine et plus consensuelle des conflits et des injustices de tout poil, tout en faisant preuve de clairvoyance politique et historique. Or, les films auxquels nous avons été habitués jusqu'ici sur les peuples et les régions en guerre, controversés pour la plupart, véhiculent les mêmes malentendus culturels, politiques ou religieux qui sont à l'origine de l'éclatement du tissu social ayant conduit aux drames. Les œuvres des cinéastes présentes cette année au FIFF, en tout cas, ne résolvent, bien sûr, ni l'épineuse question du morcellement absurde des régions, ni la haine qui en a découlé, entretenue depuis des générations entre les populations par la colonisation et les élites. Elles ne font pas plus office de potions magiques, face aux milliers de vies rescapées, mais profondément brisées. Néanmoins, ces militantes de la caméra ont su trouver un ton plus juste, plus positif, comme le démontrent les films consacrés à l'ex-Yougoslavie, à l'Albanie... en choisissant seulement de rendre compte ou de s'arrêter un instant, à leur manière, sur ces moments cruciaux de l'histoire universelle, évitant ainsi les dangers des explications tendancieuses ou des raccourcis hâtifs.

Parmi ces créations judicieuses, *Rwanda, paroles contre l'oubli,* de la Belge Violaine de Villiers. Un aperçu de l'horreur qu'a connue ce pays en 1994, basé exclusivement sur le témoignage poignant de trois jeunes femmes tutsies rencontrées en Belgique, ayant toutes perdu une grande partie de leur famille dans les massacres. Josette et Goretti ont échappé à la mort tout simplement parce qu'elles vivaient déjà dans ce pays d'adoption. Quant à Mathilde, c'est un vrai miracle qu'elle soit encore en vie. Prise pour morte et enterrée vivante, les corps de ses parents, frères, sœurs et cousins jetés au-dessus d'elle au fond d'une fosse commune, seuls son silence, sa foi en Dieu et le courage d'une voisine hutue l'ont sauvée. Recueillie ensuite par la Croix-Rouge internationale, elle a pu gagner l'Europe. La sobriété et la dignité des propos de cette rescapée tranchent sensiblement avec la douleur enfouie au fond d'elle-même, mais surtout avec les images insoutenables diffusées abondamment, à l'époque, sur toutes les télévisions occidentales. Des images fortes, émouvantes, sans fioritures ni commentaires superflus. Juste des paroles simples et vraies, pour que personne n'oublie ce qui s'est passé au Rwanda et partout ailleurs.

Autre regard sur la guerre, *Flame* (mention spéciale du prix Graine de cinéphage) de la Zimbabwéenne Ingrid Sinclair, une fiction fondée sur les récits d'anciens combattants et plus particulièrement ceux des femmes. Le film retrace le parcours de deux adolescentes ayant décidé, un jour de 1975, en pleine guerre civile, de s'engager dans la guérilla, à la suite de l'arrestation du père de l'une d'elles par l'armée rhodésienne. Alors que dans les camps, Flame et Liberty (leurs noms de guerre) s'entraînent et se battent, prennent des risques et réalisent des



"Rwanda, paroles contre l'oubli" : des jeunes femmes tutsies témoignent. DR

A LIRE CINÉMAS ARABES, TOPOGRAPHIE D'UNE IMAGE ÉCLATÉE

KHEMAIS KHAYATI

Ce livre, regroupant une série d'articles d'un des meilleurs connaisseurs du cinéma arabe, vient répondre à un besoin de réflexion et d'analyse pour comprendre la situation de ce cinéma aujourd'hui. En effet, au moment où l'on assiste à l'éclatement de l'univers cinématographique arabe avec le retrait de l'Etat, au développement sans précédent de l'audiovisuel et à l'inondation des salles arabes de sous-produits américains avec l'ouverture des frontières, les films arabes n'ont jamais été aussi présents dans les festivals internationaux et deviennent des valeurs sûres du box office dans les pays européens, comme le montrent les films des Tunisiens Nouri Bouzid ou Moufidha Tlatli. Dans cet ouvrage, l'auteur nous apporte des éléments de compréhension en insistant sur la crise du cinéma arabe classique, tel qu'il a été identifié à travers le cinéma égyptien, et l'émergence de nouvelles expressions et écritures jetant un regard subjectif et intimiste sur les réalités de cette sphère culturelle. ❑

H. B. H.

Ed. L'Harmattan, 5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris, 140 FF.

exploits, parfois aussi bien ou mieux que leurs collègues hommes, plusieurs événements de leur vie quotidienne viennent briser leurs illusions quant à l'idée qu'elles se faisaient de leur place dans le combat commun de libération. Un film d'action mené tambour battant par deux jeunes comédiennes de talent ; mais aussi une très belle histoire de tendresse et de solidarité entre femmes. ❐

Les cris des femmes noires

On ne soulignera jamais assez le rôle essentiel que joue en France dans la diffusion des œuvres du continent noir le cinéma Images d'ailleurs (1). Du 4 au 10 juin 1997, s'y déroulera le festival "Cris de femmes noires sur grand écran". Les organisateurs sont partis du constat que la représentation de la femme noire – Afrique et Caraïbes – a trop souvent été réductrice, voire caricaturale. En programmant des films réalisés par des femmes noires elles-mêmes, ce festival se propose de dresser un bilan significatif de leur travail et de témoigner de leur propre regard. Mais point de sexisme dans cette entreprise, puisque seront aussi présentés des films de réalisateurs masculins, dont le point de vue sur les femmes noires apparaît pertinent et complémentaire !

Une cinquantaine de titres au total, dont *Flame,* d'Ingrid Sinclair (voir article ci-contre), *Mortu Nega,* de Flora Gomès, *Mousso,* de Cheik N'Diaye, *A Bamako, les femmes sont belles,* de Christiane Succab-Goldman, *Cesaria Evora,* d'Eric Mulet et Anaïs Prosaic... Une table ronde, des concerts et une exposition accompagneront cette manifestation. ❐

(1) Cinéma Images d'ailleurs, 21, rue de la Clef, 75005 Paris, tél. 01 45 87 18 09. Pour tout complément d'information : secrétariat du Festival, 5, rue Médéric, 75017 Paris, tél. 01 47 63 74 00.

Les émigrés changent la donne

PAR CLAUDE ÉTÈVE

A côté des structures lourdes, chères et bien souvent inefficaces de la coopération internationale, des associations d'émigrés mettent en œuvre des projets de développement qui aboutissent à des résultats concrets. Une solidarité crédible, porteuse de vie et d'espoir.

Du haut de ses onze mètres, le château d'eau domine le village. Une "tour Eiffel" campée sur la platitude des concessions en terre d'ombre. Encore masqué par un échafaudage de bois, le fût parfait de béton est déjà la fierté des trois mille habitants de Koméoulou (région de Kayes, cercle de Yélimané). Comme un phare du progrès, enfin visible, dans ce Diafounou (région historique d'implantation des Soninkés, à l'ouest du Mali) si hostile qu'il contraint ses enfants à émigrer sous des cieux plus mouillés.

Initiée en 1993 par l'ensemble des villageois – restés au Mali ou émigrés en France –, la réalisation de ce projet prioritaire est l'aboutissement d'un long parcours, souvent semé d'embûches, que seules l'union et la détermination de toute une population auront surmontées. Dès l'origine du projet, le choix d'une solution optimum – édifice en béton d'une capacité de 100 m³, énergie solaire doublée d'une station motorisée (diesel), réseau maillé sur tout le village – pouvait laisser craindre que le financement (180 millions de F CFA) reste inaccessible. A plus forte raison lorsque l'on sait que la sollicitation des bailleurs de fonds, institutionnels ou décentralisés, pour obtenir des cofinancements oblige trop souvent le demandeur à céder sa maîtrise d'ouvrage et sa maîtrise financière, dénotant au passage le peu de confiance accordée aux projets issus des villages... Que ces mêmes projets tombent toujours à côté des critères sélectifs de celui-ci ou de celui-là, faisant ainsi fi des décisions d'une assemblée communautaire concernée au premier chef. Que les non-réponses ou les promesses non tenues inclinent au découragement. Lorsque l'on sait tout cela, il faut bien en finir par ne compter que sur soi-même, c'est-à-dire en premier lieu sur les ressources financières des émigrés en France (trois cents pour le village de Koméoulou).

AUJOURD'HUI, ALORS QUE LE CHÂTEAU D'EAU NE SERA EN SERVICE QU'À LA fin du mois, l'eau des forages a déjà changé la vie au village. C'est avant tout la disparition de l'éprouvante corvée du puisage pour les femmes. Dorénavant, c'est autour de la borne-fontaine du quartier, autour du robinet qu'elles se retrouvent. Le trajet du portage (par bassines de cinquante litres) se trouve considérablement raccourci. Autour des concessions, les potagers commencent à fleurir et les grands abreuvoirs se remplissent d'eau. Une eau pure ! Seydou est rentré définitivement au pays il y a un an. Il regarde le robinet avec une lueur de satisfaction dans les yeux. Une satisfaction légitime : la réponse, concrète celle-ci, à toutes ces années passées, toutes ces promesses, tous ces discours, tous ces techniciens, ces experts, ces coopérants... ces milliards pour le Sahel qui se sont évaporés aussi sûrement que l'eau du marigot après l'hivernage.

Autre exemple prometteur de l'autodéveloppement et de l'effort remarquable des émigrés : le village de Guémoukouraba (quatre mille habitants, dont deux cent vingt-cinq sont en France) dans le Kaarta, au nord-ouest de Bamako. Ici, la priorité a été donnée à l'éducation et à la santé. Une école de trois classes (coût : 13 millions de F CFA) a été construite, offrant à deux cents enfants une scolarisation de qualité puisque l'Etat malien y a aussitôt muté un instituteur. Trois autres classes sont prévues. Les fonds collectés parmi les émigrés en France ont aussi permis la rénovation du centre de santé, construit en 1962, et la création d'un poste d'infirmier diplômé, rémunéré par le village. Ce petit dispensaire, qui sera bientôt équipé de l'indispensable réfrigérateur à gaz pour la conservation des médicaments, concerne aussi les villages voisins de Guémoukouraba, soit une population de dix mille habitants. L'association en France, Kaarta-Djiguiné (le Grenier du Kaarta) a déjà programmé un autre projet : l'adduction d'eau. Elle est en quête d'un jumelage-coopération, tout comme Koméoulou, avec un village ou une ville de France, qui lui permettrait d'accélérer son effort vers un progrès élémentaire.

En France, l'image de l'émigration est volontairement négative. On sait pourquoi. Les reportages sur les condi-

Le Monde 14 Mars 97

Cent soixante-quinze professionnels cosignent un film pour soutenir les sans-papiers

Ce court métrage de trois minutes devrait être diffusé en salles à partir du 26 mars

Tandis que le collectif des cinéastes contre l'article 1er du projet de loi Debré sur l'immigration choisissait de se dissoudre, plusieurs de ses animateurs, réunis par Nicolas Philibert, décidaient de réaliser un court métrage consacré aux sans-papiers, avec lesquels ils avaient noué des liens à la faveur de la manifestation parisienne du 22 février. Cent soixante-quinze professionnels se sont associés à ce film-manifeste.

PARVENUS au terme de ce qu'ils considéraient comme la première étape du mouvement déclenché par l'« Appel des 59 » contre les lois sur l'immigration, les cinéastes avaient dissous leur collectif. Dans le texte qui expliquait cette décision (*Le Monde* du 1er mars), ils appelaient chacun à *« trouver la façon de prolonger le combat »* ainsi engagé. La première initiative d'envergure vient d'être prise avec la réalisation d'un court métrage donnant la parole aux sans-papiers.

Lors de la manifestation parisienne du 22 février, ceux-ci avaient convié les cinéastes à défiler avec eux. A cette occasion, des liens se sont noués, qui ont convaincu dans un premier temps le réalisateur Nicolas Philibert de leur consacrer une prochaine intervention. Très vite, il a rassemblé autour de lui les bonnes volontés nécessaires pour la réalisation d'un petit film – une vingtaine de personnes parmi lesquelles Lucas Belvaux, Catherine Corsini, Claire Devers, Philippe Faucon, Jeanne Labrune, Serge Le Péron, Claire Simon, Marie Vermillard...

Ils conviennent de tourner un plan unique de trois minutes où un sans-papiers dirait un texte commençant par *« Nous, sans-papiers de France, nous déclarons... »* Un « casting » élit Madjiguen Cissé, l'une des porte-parole de ce mouvement, pour venir rappeler à l'écran, en gros plan et sur fond neutre, la spécificité juridique du statut des sans-papiers, la manière dont les lois Pasqua-Méhaignerie les ont fait passer d'un statut régulier à une position illégale, les souffrances et les difficultés qui en résultent : *« Nous demandons des papiers pour ne plus subir l'humiliation des contrôles au faciès, les mises en rétention, les reconduites à la frontière, l'éclatement de nos familles, la peur perpétuelle. »* Et rappelle que *« le premier ministre de la France avait promis que les familles ne seraient pas séparées. Nous demandons que cette promesse soit enfin tenue »*, avant de conclure : *« Nous ne sommes pas des clandestins. Nous apparaissons au grand jour. »*

En même temps que s'organisait le tournage, qui a eu lieu di- étaient pris avec les laboratoires pour le développement et le tirage des copies, et avec les distributeurs pour que le film puisse être montré en avant-programme dans le plus grand nombre possible de salles. Grâce au soutien des industries techniques, le film a été réalisé puis tiré à trois cents copies *« presque gratuitement »*, tandis que plusieurs distributeurs et exploitants ont manifesté leur accord. Le Groupement des salles de recherche a décidé de le programmer ainsi que le réseau Acid, et Claude Berri s'est engagé à le faire diffuser avant *Lucie Aubrac*.

Dans le même temps, de nombreux cinéastes (mais aussi des producteurs et d'autres professionnels) manifestaient leur désir de s'associer au projet. Après que diverses solutions ont été envisagées, il a été décidé que le film serait signé par quelque cent soixante-quinze professionnels s'étant manifestés spontanément à la Société des réalisateurs de films. Outre son impact propre, la réalisation de ce court métrage aura eu l'avantage de cristalliser nombre des questions soulevées par la volonté de continuer l'action contre les lois sur l'immigration et contre la dérive raciste de l'ensemble du discours politique dominant.

RÉALISATION « SÈCHE »

La dissolution du collectif a permis aux cinéastes de retrouver la maîtrise de leurs interventions : *« Nous n'avions pas vocation à devenir une organisation, qui était sollicitée sur d'innombrables questions pour lesquelles elle n'était pas habilitée à s'exprimer »*, explique Claire Simon. *« Le sens de ce petit film est de contribuer à reposer les questions dans les termes où ils se posent réellement,* insiste le producteur Serge Lalou. *Pour sortir des assimilations confusionnistes entre sans-papiers, irréguliers et immigrés en général. » « Notre travail après la dissolution du collectif consiste à faire du cinéma »*, affirme Catherine Corsini.

« Faire du cinéma » exige également certains choix. Ainsi a-t-on envisagé de faire dire le texte par une vedette avant de décider de le confier à Madjiguen Cissé *« pour ne pas paraître confisquer une lutte, mais se mettre à son service »*. De même la mise en scène a été conçue *« pour se démarquer le plus clairement possible d'un clip humanitaire comme on en voit à la télévision. En accord avec les sans-papiers, nous avons supprimé tous les passages sentimentaux, et cherché la réalisation la plus "sèche" »*, commente Nicolas Philibert. Discussion encore, sur le cadrage le plus approprié (deux versions ont été tournées), sur le son, etc.

« Si le film nous avait paru mauvais, on ne l'aurait pas montré », conclu Philibert. Ainsi ce petit film aura-t-il permis que se posent les questions politiques et esthétiques d'une démarche lancée par esprit civique mais que des gens de cinéma ont désormais décidé de continuer sur leur territoire particulier.

Jean-Michel Frodon

Soirée spéciale au Festival des films de femmes

Pour sa dix-neuvième édition, du 14 au 23 mars, le Festival international des films de femmes de Créteil invite dix réalisatrices françaises de la nouvelle génération, dont plusieurs ont signé l'appel des cinéastes contre le projet de loi Debré – Catherine Corsini, Claire Denis, Danièle Dubroux, Claire Devers, Judith Cahen, Claire Simon et Charlotte Silvera. Samedi 15 mars à 21 heures, le Festival projette le dernier film de Catherine Corsini, *Jeunesse sans Dieu*, portrait d'un professeur confronté à la montée du nazisme, et organise une soirée de gala avec ces réalisatrices qui, à leur tour, ont choisi d'inviter Jacques Kébadian à montrer le documentaire qu'il a réalisé sur les sans-papiers depuis l'occupation de l'église Saint-Bernard l'été 1996. Un débat est prévu en fin de soirée en présence de sans-papiers.

★ Festival international des films de femmes, Maison des arts, place Salvador-Allende, Créteil. Tél. : 01-45-13-19-19. Mº Créteil-Préfecture.

LE PARISIEN ÉDITION VAL DE MARNE 15 Mars 97

CRETEIL ▶ 19e Festival international de films de femmes

Une semaine de cinéma au féminin

SILENCE, on tourne ! A partir d'aujourd'hui et jusqu'au dimanche 23 mars, le mot « cinéma » se décline exclusivement au féminin à Créteil. La Maison des arts et les cinémas du Palais et de la Lucarne accueillent en effet la 19e édition du Festival international de films de femmes, le Fiff pour les initiés. Au programme de la compétition officielle, dix longs-métrages de fiction, dix documentaires et trente courts-métrages. Un tour du monde en cinquante films dont le dénominateur commun est d'avoir été réalisés par des femmes.

Paradoxalement plus connu hors de Créteil que dans sa commune d'accueil, le festival a cependant acquis ses lettres de noblesse auprès de tous les cinéphiles... C'est que le festival se veut « féminin » bien plus que « féministe ». « Des films conçus par des femmes ne sauraient être considérés comme un genre à part. Ils apportent certes une sensibilité et une approche différente. Mais les œuvres produites doivent gagner l'adhésion du public le plus large », souligne d'ailleurs Anne-Marie Couderc, ministre délégué pour l'Emploi, qui figure parmi les nombreuses personnalités apportant leur soutien à la manifestation.

Quoi qu'il en soit, « le seul festival au monde consacré aux films de femmes » (comme le note Laurent Cathala) offrira cette année encore un vaste tour d'horizon sur le regard que les femmes portent sur la société et leur époque. En marge de la compétition officielle, une large section du festival est réservée aux réalisatrices d'Europe centrale et orientale. Quarante réalisatrices de douze pays des Balkans présenteront leurs œuvres à la Maison des arts, à la Lucarne et aux cinémas du Palais. Parallèlement aux projections, la Maison des arts accueille à partir de mercredi et jusqu'au 22 mars un forum sur le thème « Femmes, cinéma et identités nationales ». Une séance exceptionnelle dans le cadre de ce forum aura lieu samedi 22 mars à 21 heures à la Maison des arts.

La compétition officielle, quant à elle, débute ce soir à 21 heures à la Maison des arts par une soirée de gala autour du cinéma français d'aujourd'hui avec la projection de « Jeunesse sans Dieu », de Catherine Corsini.

Le jury, présidé cette année par la comédienne Micheline Presle, rendra son verdict le dimanche 23 mars à 15 heures à la MAC pour la clôture du festival. D'ici là, des heures de cinéma vous attendent.

B.H.

Plusieurs festivals en un

En marge de la compétition officielle, les trois cinémas du festival (les deux salles de la Maison des Arts, la Lucarne et le Palais) se démultiplient pour proposer cinq autres « sections ». Détail :

Hommage à Maria Luisa Bemberg. Pendant toute la durée du festival, le cinéma du Palais rend hommage à la réalisatrice, scénariste, qui fut l'une des principales figures du cinéma argentin. Cinq de ses longs métrages seront diffusés.

Cinéma français d'aujourd'hui. Dix réalisatrices françaises invitent dix jeunes cinéastes. Au programme : « Y aura-t-il de la neige à Noël » de Saindrine Veysset, « Nénette et Boni » de Claire Denis ou encore « En avoir ou pas » de Lætitia Masson. A la Mac et à la Lucarne.

Graine de cinéphage. Le jury, composé de lycéens et de collégiens de l'académie de Créteil, assitera au festival et élira le meilleur film de la section. En compétition, notamment, « Fistfull of flies » de Monica Pellizari ou « Flame » de Ingrid Sinclair.

Regards sur l'enfance. Jusqu'au 25 mars, le cinéma de la Lucarne présente une programmation spécifique à la section « regards sur l'enfance ». Des films qui s'interrogent sur la condition intime de l'enfant et sur sa place dans la famille.

▶ *Pour toutes ces sections et pour la programmation du festival « officiel », renseignements et réservations au 01.43.99.22.11. Entrée aux soirées de gala : 50 F. Séances : 35 F. Abonnements : 5 films pour 150 F ou carte « club FIFF » à 250 F pour 10 entrées.*



Carole Bouquet présentera le film « Lucie Aubrac ». *(Photo AFP/Jean-Loup GAUTREAU/ archives.)*

Carole Bouquet invitée d'honneur

C'est l'image de la beauté pure et inaccessible. Mais, elle est aussi une femme « engagée » en prise avec son époque. Autant de traits de personnalité qui font de Carole Bouquet, une figure emblématique pour le Festival de films de femmes. L'actrice s'est donc retrouvée tout naturellement promue « invitée d'honneur » de ce 19e Festival. En huit films choisis à différents stade de sa carrière, les spectateurs du festival pourront découvrir un « autoportrait » de Carole Bouquet. De « Cet obscur objet du désir » de Luis Bunuel tourné en 1977 à « Lucie Aubrac » de Claude Berri, actuellement sur les écrans.

Carole Bouquet viendra elle-même présenter ce dernier film, vendredi prochain à 21 heures à la maison des arts pour une soirée de gala qui lui est exclusivement consacrée. La projection du film sera suivie d'un débat avec l'actrice.

La beauté cachée de Carole Bouquet



La beauté cachée de Carole Bouquet

Pull vert mousse, pantalon cigarette noir, chaussures d'homme : voilà comment est apparue, sous le crépitement des flashs, Carole Bouquet. Pour sa venue au XIX° festival de films de femmes à Créteil, vendredi dernier, l'actrice a choisi la simplicité, à l'image de sa personnalité.
Directe, réfléchie, Carole Bouquet séduit. Cette beauté *"tellement froide qu'elle faisait peur au magazine"*, selon les mots savoureux de son ami Jean-François Stevenin, a pris chair pendant cette soirée. Une rencontre rare avec une femme bien de son temps.

Page 13

LE RÉPUBLICAIN 27/2 Avril 97

Pull vert mousse, pantalon cigarette noir, chaussures d'homme : voilà comment est apparue, sous le crépitement des flashs, Carole Bouquet. Pour sa venue au XIX° Festival de films de femmes, vendredi dernier, l'actrice a choisi la simplicité, à l'image de sa personnalité. Telle s'est révélée la comédienne, à la lumière de l'échange instauré avec le public, lors de sa soirée autoportrait.

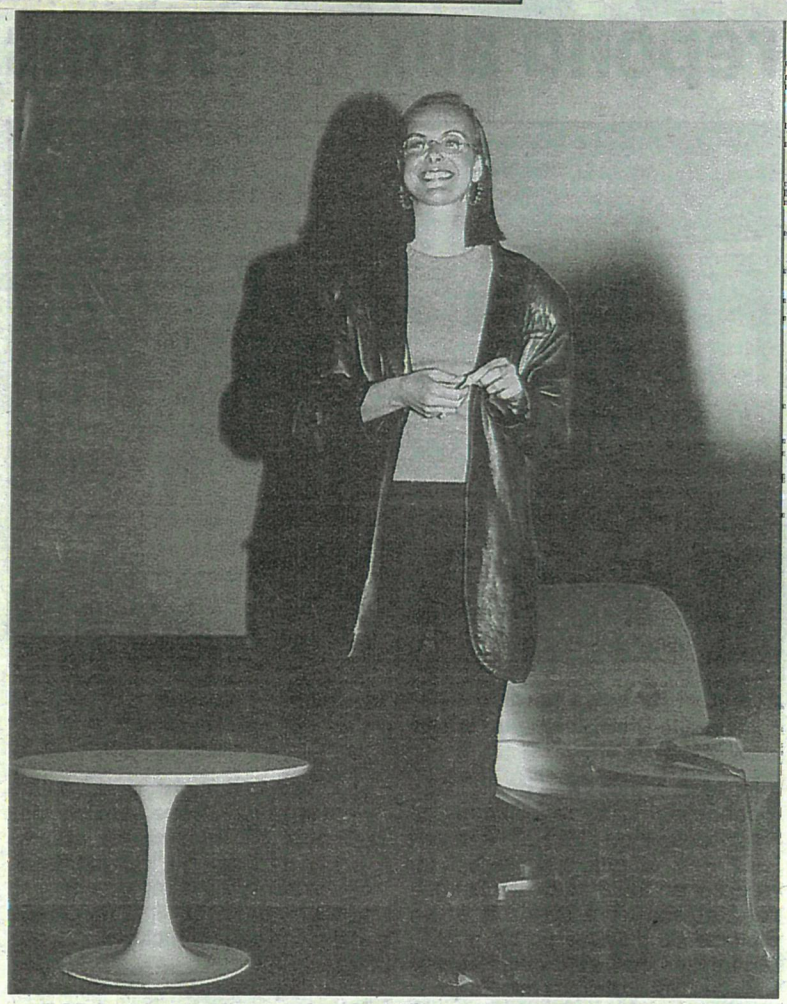
Bondée, la grande salle de la Maison des Arts résonne de l'impatience des admirateurs de Carole Bouquet. Dès son entrée en scène, à l'issue de la projection de « Lucie Aubrac », les applaudissements nourris se déchaînent.

Cheveux lissés sur le côté, fines lunettes cerclées d'argent, loin de la Carole Bouquet sophistiquée habituellement sous les feux de la rampe, sa beauté rayonne sans artifice. Accompagnée par son complice, Jean-François Stévenin, cinéaste, en présence de Werner Schroeter, réalisateur, deux de ses invités pour la soirée autoportrait, l'actrice répond sans fard aux questions.

Expérience forte, ce film lui a permis d'explorer des facettes artistiques méconnues.

Visage à nu, sans maquillage, elle est entrée dans son rôle, et a cherché au fond d'elle-même pour transmettre au plus juste la force de Lucie Aubrac. Femme entière, résistante aux heures sombres de la 2° Guerre Mondiale, et profondément liée à son mari, qu'elle a réussi à sortir des griffes de la Gestapo. «*Je suis tombée amoureuse de cette femme. Et pour une fois sur un plateau, j'ai osé proposer des choses, sans avoir peur du jugement des autres*», lance-t-elle, directe.

Un rôle loin d'être anodin, et porteur d'un message : «Résister», pour elle, se conjugue au présent, au passé, et au futur. De sa carrière à son engagement pour la cause des enfants, les ponts se jettent, et leur évidence éclate.



Un disque, enregistré à la suite d'un concert au Châtelet, donne la mesure de son combat contre le Sida. Et au quotidien, son action pour Enfance et Partage prend tout son sens. La jeune Versaillaise trop gâtée par la nature et par la vie, qui s'ennuyait dans son pensionnat, n'a jamais voulu s'arrêter à la surface dorée des choses. Être une fille de bonne famille ne signifie pas forcément garder un bandeau sur les yeux.

La générosité de l'interprète de Luis Bunuel transparaît dans chacun de ses actes. Elle se soucie des autres, loin d'être enfermée dans la tour d'ivoire de sa beauté. «*Je veux exprimer les sentiments de toutes les femmes qui sont dans cette salle*».

Simple, directe, réfléchie, Carole Bouquet séduit par sa personnalité. Cette beauté « *tellement froide qu'elle faisait peur au magazine* », selon les mots savoureux de son ami Jean-François Stevenin, a pris chair pendant cette soirée. Une rencontre rare avec une femme bien de son temps.

Emmanuelle Leneuf

PARCOURS
Mars 97

Rencontrer **Portrait**

Propos recueillis par
Monique Neubourg
Photos
E. Georges/Sygma

Carole Bouquet

"Résister, c'est un état d'esprit"

"Résister, c'est un mot que j'aime bien, je peux le conjuguer à tous les temps !" Qualifiée à tort de glaciale, l'actrice décrit avec une chaleureuse admiration la grande résistante qu'elle incarne dans *Lucie Aubrac,* de Claude Berri. Interview exclusive.



Comment s'est passée votre rencontre, ou plutôt vos rencontres, avec Lucie Aubrac ?
Magnifiquement, et je souhaite continuer à la fréquenter parce que c'est un bonheur de la voir, de lui parler, de l'avoir près de soi. Elle est droite, chaleureuse, drôle, avec un vocabulaire très imagé et personnel. Son amour de la vie est extraordinaire. Inutile de poser des questions, tout cela se ressent dès la première seconde. D'ailleurs, lors de notre première rencontre, je ne lui ai rien dit. Je regardais, j'écoutais.

Il est rare qu'une interprète rencontre son personnage. Pensiez-vous à elle lorsque vous jouiez ?
Je pensais et je pense toujours que je leur dois quelque chose, à elle et à tous ceux qui ont résisté... et pas seulement en 1943. A ceux qui résistent depuis des siècles et à ceux qui résisteront demain. Je me sentais comme un coureur de relais. Je passe le témoin, comme disait Lucie l'autre jour. Je n'ai pas essayé d'être son double mais je crois avoir attrapé le témoin. Avec le film, je le tends en espérant que d'autres l'attraperont. Ce qui m'intéressait, c'était d'être le plus fidèle possible à son esprit de résistance.

Cet esprit de résistance, y pensiez-vous déjà avant de rencontrer Lucie Aubrac ?
Résister, je peux le conjuguer à tous les temps. C'est un mot que j'aime bien et que j'essaie d'apprendre à mes enfants et aux jeunes gens autour de moi, parce que je trouve que c'est sain, nécessaire, salutaire. Résister, ça a tous les avantages et ce n'est pas si difficile que ça, c'est un état d'esprit. Il faut apprendre la désobéissance aux enfants !

Que vous a légué Lucie Aubrac ?
Agrégée d'histoire, elle est à la fois intellectuelle et paysanne, elle mêle la réflexion et un instinct très sûr. Elle me donne de la force, m'oblige à être exigeante quand je suis fatiguée ou égoïste, quand je voudrais être un peu insouciante. Je me sens comme une enfant devant elle.

"Je leur dois quelque chose, à elle et à tous ceux qui ont résisté..."

Vous séchiez les cours pour aller au cinéma. Ça vous a donné envie d'être actrice ?
Pas du tout ! Je ne le savais pas encore. J'avais juste envie de m'évader. A 15 ans, le cinéma était un endroit où je me sentais protégée, où j'apprenais la vie.

Quelle jeune fille étiez-vous ?
Une charmante jeune fille... De caractère un peu Antigone, c'est-à-dire comme dans le poème de Prévert, j'aime qui m'aime et si vous ne m'aimez pas, tant pis pour vous !

Vous êtes tout de même entrée au Conservatoire. Quand a eu lieu le déclic ?
Quelques jours avant d'entrer au Conservatoire ! Par une rencontre, un hasard. Après mon bac, je m'étais inscrite dans un cours de théâtre, chez Cochet, mais je n'y travaillais pas vraiment, je regardais. Et puis, j'ai rencontré Serge Moati dans un dîner et, pour la première fois, j'ai dit que je voulais être actrice. Il m'a conseillé de passer le Conservatoire. J'ai été admise et puis j'ai continué de regarder et de ne pas travailler. Au bout d'un an, j'ai fait le film de Buñuel, et j'ai été virée du Conservatoire !

Comment s'est passée votre rencontre avec Buñuel ?
J'ai été remarquée à un casting. Puis je suis revenue voir le producteur un jour où j'avais 40 °C de fièvre et il m'a à peine regardée. Buñuel et lui ont décidé de faire le film avec une autre actrice, et puis ils ont changé d'avis.

"Les voyages dans des univers différents font le sel de ce métier."

Cinq ans plus tard, vous tournez* Rien que pour vos yeux, *un James Bond et* Le Jour des idiots, *de Werner Schroeter... Vous aimez les contrastes ?
Le matin, j'étais sur le James Bond et l'après-midi, chez Werner Schroeter. Les voyages dans des univers différents font le sel de ce métier. La curiosité est d'ailleurs une des qualités essentielles d'un acteur.

En parlant de voyages, vous avez pas mal tourné en Italie...
J'ai la tête de l'emploi, avec mes traits de madone italienne et visuellement, je fais donc partie de leurs fantasmes. Si l'on regarde les tableaux de la Renaissance, on voit bien que je suis de la même famille.

Au moment de* Trop belle pour toi, *vous aviez dit que votre beauté avait souvent été un handicap.
J'évoquais ainsi des impressions de l'extrême jeunesse. Quand on est adolescente, on ignore comment répondre au désir des autres, on est mal dans son ▶▶

Une héroïne pour de vrai

Après *Uranus*, Claude Berri renoue avec la Seconde Guerre mondiale pour *Lucie Aubrac*, l'histoire vraie d'une grande résistante. A Lyon, Lucie Aubrac enseigne l'histoire au lycée, élève son fils Jean-Pierre, surnommé Boubou, aime follement son Raymond de mari. Lequel, avec une bande de copains, fait sauter les trains allemands, la nuit. Lucie et Raymond Aubrac sont des résistants et n'ont pas froid aux yeux. Alors, quand Raymond est arrêté par la police française, Lucie le fait libérer. Quand il est condamné à mort par les Allemands, elle le fait évader. On se dit que des femmes comme ça, il ne doit pas y en avoir beaucoup chaque siècle, et la pellicule rend hommage à cette héroïne lumineuse, généreuse, courageuse. Carole Bouquet lui prête son aplomb, son amour, sa hauteur.

● ***Lucie Aubrac,*** de Claude Berri, avec Carole Bouquet et Daniel Auteuil. Sortie le 26 février.





Un autre regard sur le monde

Cette année, le Festival international de films de femmes a choisi de rendre hommage à Carole Bouquet. Et elle en est très heureuse. "Ça tombe bien, ça fait plusieurs années qu'elles me demandent de le faire, mais avec la sortie de *Lucie Aubrac,* le moment est bien choisi. Et je suis ravie d'aller voir le travail de femmes cinéastes à travers le monde. Une femme n'écrit pas et ne vit pas de la même manière qu'un homme. La perception de l'existence et l'expression sont différentes, et c'est pour cela que ça m'intéresse. D'ailleurs, les hommes m'intéressent pour la même raison : parce qu'ils ne sont pas comme moi."

● **Festival international de films de femmes,** du 14 au 23 mars, à Créteil. Rens. au 01 49 80 38 98.

Lucie Aubrac, la force du désir

On dit de Lucie Aubrac que, déjà, à Normale sup, elle fascinait les hommes. Un jour, elle a rencontré celui qui serait son mari et lui a juré qu'ils passeraient tous les 14 mai ensemble, en souvenir de leur première nuit. Jusqu'à aujourd'hui, elle n'a jamais failli à sa parole. Lucie Aubrac a 84 ans, elle va toujours de l'avant, elle a le courage de ses opinions comme de ses désirs. Engagée comme au premier jour. Vivante comme pas deux. Droite, comme un arbre plein de sève. Son histoire, elle l'a racontée sous forme de journal, qui se lit comme le plus palpitant des romans.

● ***Ils partiront dans l'ivresse,*** de Lucie Aubrac (Seuil).

Lucie Aubrac et Carole Bouquet sur le tournage. "Elle me donne de la force, m'oblige à être exigeante quand je suis fatiguée ou égoïste", dit l'actrice.



A 84 ans, Lucie Aubrac (ci-contre avec son mari) va toujours de l'avant et vient de publier son histoire sous forme de journal.



Lucie Aubrac n'a pas froid aux yeux : quand son mari est arrêté, elle le fait libérer, quand il est condamné à mort par les Allemands, elle le fait évader.

▸▸ corps, qu'on soit grand, petit, gros ou maigre… Les hommes m'ont toujours beaucoup regardée et je ne savais comment répondre à ce regard. Les femmes aussi me regardent, mais ce n'est pas agressif, j'ai avec elles un rapport "familial". Après demeurent les problèmes classiques d'une actrice. On met du temps à exister. Avec ma tête, on n'avait pas envie de greffer tous les drames de la terre sur mon image. Mais quand vous avez envie de jouer, ce n'est pas forcément pour être une arbalète dans un *James Bond*...

Quelle est la plus belle récompense que vous apporte ce métier ?
La liberté. Et le plaisir de raconter des histoires.

Que faites-vous demain ?
Je voudrais de nouveau trouver une femme qui ne soit ni une victime ni une salope, ni une pécheresse ni une madone… ■

Chanel, une image pour agir

Résistante pour Claude Berri, Carole Bouquet est aussi femme objet pour le Numéro 5 de Chanel. "C'est comme un puzzle dont une pièce appartient à Chanel depuis déjà onze ans. J'aime ce rôle pour l'image, même si elle est extrêmement loin de la réalité. Et parce que ça m'a permis pendant des années de faire les films que j'avais envie de faire, m'a donné une liberté formidable, me permet de parler et d'avoir accès aux médias. Je me sers de cette image, toute de papier glacé qu'elle soit, comme d'une tribune pour parler d'une femme, pour parler des femmes. Après tout, la maison Chanel a été créée par une femme qui n'avait pas la langue dans sa poche !"

Dix ans pour les enfants

Depuis dix ans, Carole Bouquet milite activement au sein d'Alternative et de Droit de l'enfance pour que cesse la maltraitance d'enfants. "Ces deux associations travaillent ensemble. Avec la bénédiction de Lucie Aubrac, je vais raccrocher mes wagons à la sortie du film pour servir cette lutte, aussi bien en France qu'ailleurs, et, déjà chez nous, il y a du boulot ! On avance à pas de fourmi mais on avance : il ne faut pas baisser les bras."

Quelques jours de mars en cinéma

JEAN-PIERRE JEANCOLAS

Mercredi 5 J'apprends dans la soirée la mort de Jean Dréville. C'était depuis si longtemps un vieux monsieur souriant et généreux, discrètement présent, un verre à la main, dans la zone indécise où l'Institution croisait l'histoire du cinéma, qu'on pouvait l'imaginer immortel. Il était né en 1907 à Vitry-sur-Seine, et était entré en cinéma par la voie de la cinéphilie vingt-cinq ans avant que l'existence du cinéphile (variété de l'espèce humaine croissant dans l'obscurité, identifiable par sa prolixité quand il parle, ou écrit, à propos des images animées dont il se nourrit) ne soit reconnue par les anthropologues. En 1927 et 1928, il avait fondé trois revues éphémères, *Photo-Ciné, Cinégraphie et Photographie*, et surtout *On tourne*, qui rompait des lances avec ce qu'il appelait « *la boutique* » (l'alliance de la profession et de « la critique vendue », responsables de la médiocrité de la production française). Il en reste quelque chose dans le titre à deux lectures de son premier film, *Autour de « L'Argent »*, un document sur le tournage de *L'Argent* de Marcel L'Herbier qu'il définissait comme des « *indiscrétions cinégraphiques commises en cours de réalisation par Jean Dréville* ». Il était modeste, mais conscient que les trente-six films qu'il avait réalisés pendant quatre décennies avaient leur place dans l'histoire du cinéma français, et ne perdait pas une occasion de le rappeler. Retiré à Vallangoujard, dans le Val-d'Oise, il y a animé jusqu'à la fin de sa vie un ciné-club accueillant à toutes les écoles du cinéma vivant.

Jeudi 6 Ouverture au Centre Pompidou de la 19e édition du Cinéma du réel. Après les discours d'usage où on apprend que, l'an prochain, le Réel prendra ses quartiers au Cinéma des cinéastes, chassé par la fermeture du Centre livré



on tourne

bulletin bi-mensuel cinématographique
"Éducation corporative et la critique du film"
directeur : jean dréville

le cinéma français

par hubert revol

Où ne sait plus où en sont l'art et le commerce. Ces temps derniers l'art conquit à mettre dans chaque film, pâle-celle, le maximum de clins sensationnels : Montmartre, trois danseuses, le Négresco de Nice, l'inoubliable piscine de Kleinigmark, Mme Huguette et Duflos et le général Blanc. Le commerce voulait un dictateur, mais le dictateur, à ses petites affaires, n'a pas marché. Alors on a trouvé autre chose : le contingentement. Protégeons nos producteurs ! Protégeons le Cinéma français !

Pauvre Cinéma français ! Tout utilitaire le signe de la combine, pâture de tous les vautours qui peuplent la corporation, richesse dispersée dans tous les coffres, marpt de la cupidité universelle, le Cinéma français, malade depuis sa naissance, a vraiment la vie dure pour ne pas mourir tout-à-fait.

Il est amusant de passer en revue les opinions « autorisées » des « personnalités » compétentes, mais là où le cynisme dépasse tout ce qui se fait de mieux dans le genre, c'est à l'issue de ces banquets composités où les chefs se congratulent réciproquement et bâtissent projets sur projets pour tuer davantage le cinéma.

Car dans tous ces échanges d'idées, il n'est pas question du Cinéma français. Il est question d'affaires. Il s'agit de gagner le plus de billets de banque possible. Il s'agit d'exploiter le cinéma et d'en tirer le plus possible de revenus. On spécule sur un film, comme on spécule sur les pétroles. Peu importe l'objet que l'on marchande. Le bénéfice seul préoccupe.

Il est normal et logique que les cinématographistes vivent de leur métier, mais il est inofficable que la rapacité les pousse à accaparer une plus-value qui doit légitimement aller au cinéma, même. Tant que le film français sera uniquement le prétexte de transactions, il sera moralement méritant. Tant que le cinématographe ne sera pas considéré par les Pouvoirs publics et par l'État comme l'instructeur, que la collectivité doit à chacun de ses membres, c'est-à-dire, n'appartiendra pas à cette même collectivité, nous n'avons rien à espérer. Le film restera jusqu'à cet événement un objet de trafic.

Mais dans la boutique rien ne va plus. Les bénéfices diminuent. Comme le capital pour défendre ses intérêts sait qu'une revendication aboutit toujours lorsqu'on l'accompagne d'une palabre patriotique, l'industrie de la pellicule, sous le prétexte d'être protégée contre l'invasion étrangère, demande le contingentement. Les jeu de ces messieurs est très clair. Le premier effet du contingentement sera de permettre une progression rapide de la médiocrité de la production actuelle. Comme il faudra absolument des films pour satisfaire l'appétit des 3 à 4.000 écrans de France, on tournera n'importe quoi, aux plus bas prix, avec les metteurs en scène les plus nuls et les artistes les plus quelconques. Les films tourés cher aux exploitants, rapporteront gros et le cinéma s'en portera un peu plus mal.

Mais le public, direz-vous ?

Le public de France est la masse la plus sympathique qui existe. Le public est inconscient. Il est comme le malade qui sait que l'alcool lui est funeste, mais qui continue quand même à boire. Le public va au cinéma par habitude, par routine, incapable de discerner lui-même l'état d'abrutissement où le plonge une demi-douzaine de malfaiteurs notoires. Les spectateurs ne sont pas quand-même incurables, mais il n'y a point de médecins pour cette œuvre de guérison. Je sais bien que l'on rencontre parfois des esprits indépendants qui ne craignent pas de renverser les idoles, mais perdus dans la masse de ceux qui lèchent le derrière des faux-dieux, feront-ils que la vérité parvienne à s'exprimer.

Tout est vendu, car il faut vivre. Les meilleurs cinéastes tournent des navets, les artistes désintéressés subissent le joug de Vean-d'Or. La presse est lamentable, la critique nulle. La publicité envahit tous les journaux, elle a le culot de s'installer, dans les quotidiens, à critique indépendante ». Les quelques exploitants qui n'ont pas perdu encore leur dignité sont enrôlés de force et mis au service des trusts. L'Art tombe dans la superproduction.

Et dans toute la mare aux navets, c'est une belle bataille des appétits déchaînés, des rivalités et des jalousies. L'objectif de chacun est de supprimer son concurrent, et, quand il s'agit de se mettre au travail, on n'écoute plus qu'un plan de bataille pour tuer le mieux possible son confrère. Cinéma français ! Cinéma français !

Et les journaux corporatifs d'imprimer : « M. Un Tel, dont tous les efforts sont consacrés au développement du Cinéma de France, et qui ne néglige rien pour que notre production nationale reprenne sur le marché mondial la place qui lui est due, c'est-à-dire la première, vient de faire un coup de maître en édifiant *Désespoir d'Amour*, le belle et grande superproduction où s'affirment une fois de plus notre bel esprit, notre goût raffiné et l'élégance de nos mises en scène. Sur un scénario extrait d'un roman-célèbre, le génial metteur en scène a fait une œuvre qui restera comme une des meilleures que le cinéma ait pu produire. On applaudira dans cette production la belle artiste Z..., de la Comédie-Française, dont la beauté et le charme sont bien français et dont la grâce est sans égale. Une mise en scène luxueuse sert de cadre à ce beau drame d'amour qui fera pleurer bien des yeux, tout en montrant aux étrangers que nous sommes capables de faire quelque chose d'aussi bien que leurs plus sensationnels superfilms. »

Nous, qui ne sommes payés pas de mots, nous disons ceci, qui peut s'appliquer à tout le Cinéma français actuel : « M. Un Tel, le mercanti bien connu qui a fait de riches affaires dans les combines cinématographiques, a présenté un nouveau navet qui ne franchira encore pas les frontières. Avec quelques cabotins de la Comédie-Française et un metteur en scène illettré, chargé d'adapter une stupidité de la littérature moderne, M. Un Tel a bien contribué à la mort du Cinéma français. »

Conclusion :

Puisqu'il est prouvé que le cinéma ne rapporte plus lorsque la boutique aura été détruite, qu'attendent les véritables artistes et les coeurs de bonne volonté pour mettre bas l'édifice commercial dont les agissements scandaleux constituent un vol manifeste et universel ?

hubert revol

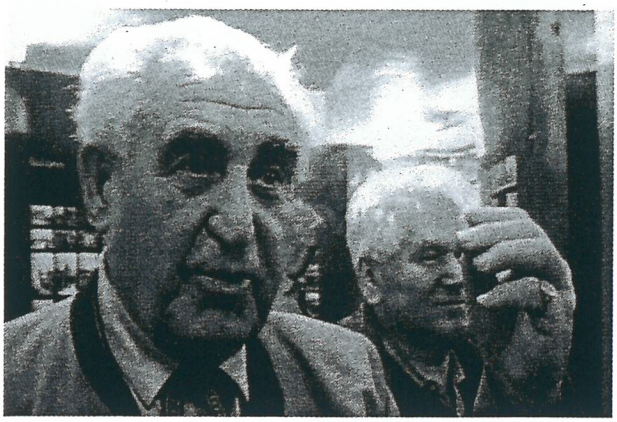
n° 3. – 15 mai 1928

aux reconstructeurs (rude coup pour le café Beaubourg et pour les festivaliers qui devront s'inventer de nouveaux lieux de conversation du côté de la place Clichy). La rétrospective cette année est consacrée au documentaire produit dans les Républiques baltes. On voit donc *Reminiscences of a Journey to Lithuania* tourné en 1971 par Jonas Mekas, qui revenait pour la première fois depuis 1944 dans son pays natal. Mekas présente, mince et allègre. Il n'a pas le physique de son âge, c'est sa voix qui trahit ses 75 ans. Il parle lentement, en syllabant les mots américains durcis par l'accent qu'il a gardé. Il appelle gravement à la conservation des films, discours d'archiviste plus que d'auteur : on sait qu'il est les deux. Son film est diversement apprécié par les spectateurs attachés à une définition instrumentale du documentaire.

Dimanche 9 Nouvelle manifestation contre la loi Debré. Les cinéastes, qui avaient annoncé dix jours plus tôt

la dissolution du collectif qui avait été le détonateur de la manifestation du 22 février, sont toujours nombreux dans la foule qui quitte, sous un vrai soleil de printemps, la place Denfert-Rochereau. J'abandonne le cortège boulevard Saint-Michel pour me rendre à la réunion de *Positif*. C'est mal ?

Mardi 11 Rubrique le cinéma, c'est aussi un commerce. La presse économique fait état de la bonne santé du groupe



Jenseits des Krieges *de Ruth Beckerman au Cinéma du réel*

Pathé un an après sa scission avec Chargeurs. Pathé est un groupe de communication qui possède aussi la majorité (66 %) du capital de *Libération,* dont la diffusion payante a sérieusement reculé. Mais, côté cinéma (production et distribution de films, gestion d'un parc de salles totalisant 267 écrans sur 45 sites), les résultats sont en hausse. Les salles du groupe ont accueilli 17,4 millions de consommateurs de films en 1996, soit un plus de 11,5 % sur l'année précédente. Jérôme Seydoux est satisfait.

Mercredi 12 Rubrique « People ». *Le Figaro* publie une lettre ouverte hallucinante d'Alain Delon à Bernard Tapie incarcéré, quelques semaines après qu'on a vu le même Delon au garde-à-vous mental devant le brave général Lebed. Rien à voir, sinon l'intérêt que Delon témoigne à ceux dont on parle. L'acteur de Bernard-Henri Lévy salue l'acteur de Lelouch, « *Je vous tends la main à travers les barreaux* ». Et Delon, qui croit à l'amitié et convoque Clemenceau pour définir ce qu'est un ami (la définition n'est pas sans intérêt : « *Un ami, c'est quelqu'un qui te téléphone à quatre heures du matin et t'annonce :* "Je viens de tuer un homme", *et auquel tu réponds par quatre mots simples :* "Où est le corps ?" »), pense à haute voix : « *Là où vous êtes à présent, êtes-vous sûr d'avoir encore cet ami ? Je vous le souhaite, parce que sinon c'est le désert.* »
Dans *Libération*, rubrique télévision, Louis Skorecki se félicite de la diffusion sur le petit écran du *Cheval de fer*, « *un Ford fabuleusement inédit* ». Il y a quelques années, un Skorecki avait réalisé un film qui s'appelait *Les Cinéphiles*. Ce doit être un autre.

Vendredi 14 Au Réel à Beaubourg, un remarquable long métrage autrichien, *Jenseits des Krieges* de Ruth Beckerman. Filmés dans le cadre de l'exposition *Vernichtungskrieg*, qui établit l'implication de la Wehrmacht dans la sale guerre hitlérienne en Pologne et en Russie, des octogénaires parlent de leur propre expérience des massacres de civils souvent juifs, des exécutions de prisonniers, au front et dans les territoires conquis. Le film travaille la mémoire en se donnant le temps : plans longs, insistance à scruter les visages ; des visiteurs anonymes (le dispositif de filmage a été installé dans un décor froid au sein même de l'exposition) interviennent pour contrer ou confirmer. La caméra, obstinée, cruelle, ne se détourne pas quand l'émotion brouille le regard ou fait baisser la tête d'un témoin. C'est très fort et très inscrit dans l'histoire de la seconde république autrichienne : plusieurs anciens combattants citent l'affaire Waldheim comme le moment où la fiction (les massacres étaient le fait des SS ou de commandos spécialisés, l'armée avait fait une guerre « propre ») a commencé à se fissurer.

Samedi 15 La radio annonce la mort à Londres de Fred Zinnemann, l'homme qui faisait siffler les trains. Il était né à Vienne en 1907 ; en 1929, il était sur le plateau berlinois de *Menschen am Sonntag*, avec Robert Siodmak, Edgar Ulmer, Billie Wilder, Eugen Schufftan, tous émigrés dans les trois années qui ont suivi… En 1934, il travaille au Mexique avec Paul Strand (*Les Révoltés d'Alvarado*). À Hollywood, il tourne des documentaires et n'aborde la fiction qu'en 1942. Pendant quatre décennies, il a touché à tous les genres, dirigé les plus grands acteurs (Cooper, Brando, Clift, Lancaster, Mitchum) et collectionné les Oscars. *High Noon* (le train évoqué plus haut), *Tant qu'il y aura des hommes, Oklahoma,* ses films les plus connus, sont des films massifs (comme les meubles du même nom), sans style personnel. Le Zinnemann des films de fiction a été un bon ébéniste de studio.

Dimanche 16 Deux films au Festival de films de femmes de Créteil, dont le beau *Floating Life* de Clara Law. Il y est question de l'émigration (des Chinois de Hong Kong pressés par l'échéance de juin 1997) et de la famille. Deux thèmes qui s'entrecroisent aussi dans nombre de films vus au Cinéma du réel à Beaubourg. Signe des temps. Clara Law, déjà primée à Créteil en 1994, vit à Melbourne. Sa mise en scène est précise, elle recourt à ces cadrages insolites, déstabilisants, qui font l'originalité acide du meilleur cinéma australien.

Mardi 18 Ouverture au Centre Pompidou d'un cycle « Cinéma japonais » qui doit s'étendre sur six mois, avec la projection salle Garance de 220 films incluant, dans la seconde partie, un nombre important d'inédits. À cette occasion, le Centre éditera avant l'été, en deux gros volumes, la traduction de l'*Histoire du cinéma japonais* de Tadao Sato, publiée à Tokyo en 1995. Le film projeté pour mettre sur orbite l'opération est une grosse chose académique, d'un



Floating Life *de Clara Low au Festival de films de femmes de Créteil*

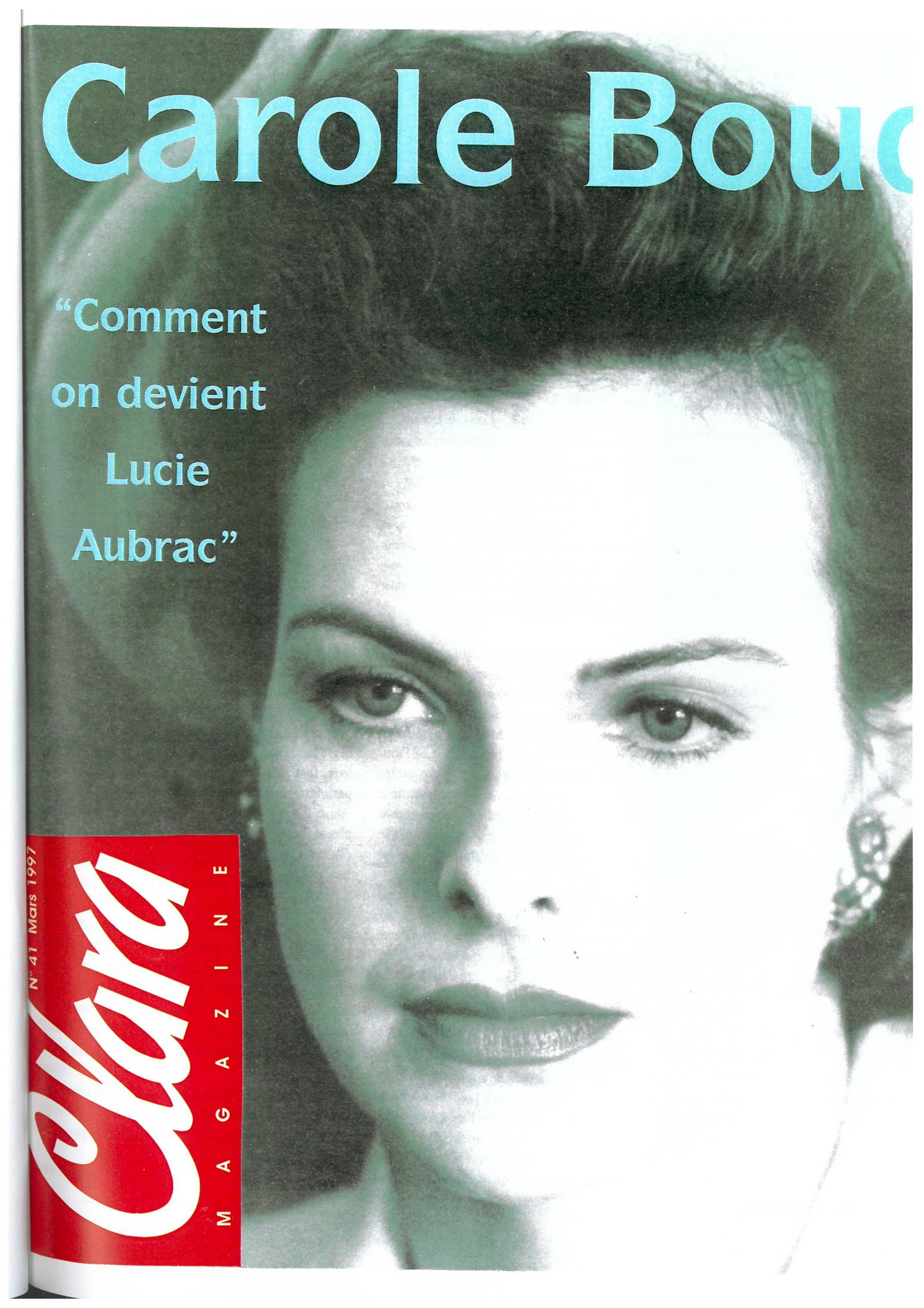
cinéaste inconnu (de moi), *Tueries à Yoshiwara* (*Hana no Yoshiwara Hyakunin-giri*) de Tomu Uchida. Dans un de ses ouvrages précédents, publié en anglais en 1982 (*Currents in Japanese cinema*), Tadao Sato présentait ce Uchida, mort en 1970, comme un précurseur important des films de yakuza. C'est sans doute la raison de sa projection ici.

Mercredi 19 Des nouvelles de Lars von Trier, dans un article suédois traduit dans *Les Inrockuptibles*. Depuis son triomphe cannois par contumace, il a produit une exposition-installation théâtrale à Copenhague, dont les acteurs étaient pilotés par des fourmis filmées à El Paso, Nouveau-Mexique. Il a aussi tourné la séquence annuelle (deux minutes) d'un film qu'il terminera en 2023. Comme le dit sans sourire Stig Björkman, l'auteur du papier en question, « *von Trier constitue une garantie pour l'avenir du cinéma et son perpétuel développement* ». Je n'en doutais pas…

Vendredi 21 Reçu *D'or et de palmes*, sous une couverture effectivement dorée et palmée, contribution de Pierre Billard au cinquantenaire cannois. Passé l'irritation que développe toujours chez moi la maquette hérissée de la collection « Découvertes » Gallimard, je dois saluer la qualité et la concision de l'information. Billard parvient à ramasser cinquante ans de l'histoire du cinéma vue au prisme du festival majeur. Un exemple : la prise en compte de la Nouvelle Vague à Cannes, le fait que Chabrol n'y soit apparu, en compétition, qu'avec *Violette Nozière* en 1978, Godard qu'avec *Sauve qui peut (la vie)*, en 1980. Billard : « *Venise s'était convertie à la révolution esthétique de la Nouvelle Vague. Cannes n'en avait retenu que le renouvellement des générations.* »

Samedi 22 Ouverture au musée d'Orsay d'un cycle consacré au cinéma belge, dans les marges de l'exposition « Paris-Bruxelles - Bruxelles-Paris ». Les premiers films belges conservés (et remarquablement restaurés par la Cinémathèque royale de Belgique) sont des productions de la compagnie « Belge Cinéma » créée en 1908 par Charles Pathé, qui fait construire, en 1913 à Bruxelles, un somptueux Pathé-Palace où sortira en juin 1914 le célèbre *Maudite soit la guerre* d'Alfred Machin. Pour la projection inaugurale, quatre films du même Machin sont proposés, dont un premier long métrage, *La Fille de Delft* (1913), où on découvre Blanche Montel et un jeune garçon au sourire enjôleur, Fernand Gravey. La programmation se prolonge jusqu'au 6 avril, avec notamment des films de Charles Dekeukeleire et Henri Storck.

Mercredi 26 Vu dans une salle du Quartier latin (le Gît-le-cœur 3) le film de trois minutes réalisé par un groupe de cinéastes issus du mouvement de février, et déjà montré plusieurs fois au FIFF de Créteil. Un plan fixe de trois minutes, le visage d'une femme noire, Madjiguène Cissé, qui était en août dernier une des sans-papiers expulsés de l'église Saint-Bernard, et la parole de cette femme qui dit un texte élaboré par un collectif d'immigrés en situation irrégulière. Le 1er mars, les cinéastes, qui annonçaient la dissolution de leur mouvement, annonçaient aussi que cette dissolution les renvoyait à leurs « responsabilités de citoyen ». Ce ciné-tract tourné le 9 mars, signé par quelque cent-soixante-quinze réalisateurs et professionnels du cinéma, est effectivement un geste de citoyens responsables. Plusieurs centaines de salles, les cinémas de recherche et celles du circuit Karmitz, le diffusent simultanément. ■


Carole Bouq
"Comment on devient Lucie Aubrac"
Clara
MAGAZINE
N° 41 Mars 1997

iet



CAROLE BOUQUET ET DANIEL AUTEUIL
DANS "LUCIE AUBRAC".
L'AUDACE ET LE COURAGE D'UNE FEMME
QUI AGIT POUR SAUVER L'HOMME
QU'ELLE AIME.

Par admiration. En suivant son instinct, son instinct de femme. En écoutant son cœur. En partageant la haine du fascisme. J'ai rencontré Lucie Aubrac plusieurs fois, jamais assez car on ne se lasse pas de l'écouter parler. A 84 ans, elle n'a pas changé, son mari, ses amis qui l'ont connue à l'époque me l'ont confirmé. Il y a en elle, intact, l'amour de la vie forgée par la menace permanente pendant son adolescence, du fascisme et du racisme. Elle tient, je pense, son sens, sans ambiguïté du bien et du mal, de la nécessité de prendre des décisions rapides face à la bêtise du gouvernement de Vichy.

Il n'y avait pas de place pour le doute.

Je souhaite avoir donné une image de Lucie, simple et limpide.

Le refus du mal, l'évidence du bien se lisent toujours sur son visage.

C'est une joueuse, elle aime les risques de la vie, elle aime Raymond et ses enfants, elle aime son métier, professeur d'histoire, elle est profondément pédagogue, toutes raisons suffisantes pour résister. Elle a dû, comme des millions de femmes à l'époque séparées de leurs maris, soldats ou prisonniers, assumer les problèmes matériels, trouver de quoi manger.

L'héroïsme était quotidien pour ces femmes, pour quelques-unes il a été en plus historique.

J'espère que ce film insufflera l'esprit de résistance à ceux qui le verront, qu'ils se sentiront complices de ce destin à la fois ordinaire et exceptionnel."

Carole Bouquet

Films de femmes de Créteil

FILMS DE FEMMES

Carole Bouquet est l'invitée d'honneur du Festival de films de femmes de Créteil, du 14 au 23 mars 97.

Elle présentera son autoportrait en 8 films.

Huit moments de sa vie d'actrice depuis "Cet obscur objet du désir" de Luis Bunuel en 1976 à "Lucie Aubrac" de Claude Berri, qui sera projeté lors de la soirée de Gala, pour fêter les 20 ans d'une carrière en plein devenir.

Coups de cœur du public

20 ans de films de femmes en 1998!

Le Festival ouvre un atelier d'écriture pour recueillir vos souvenirs, témoignages, mais aussi photos et documents pour réaliser une immense expo des "coups de cœur du public".

Contact: Céline Moreau 01 49 80 38 98



CRÉTEIL

HONNEUR AUX FEMMES

Le festival du film de femmes s'est déroulé du 14 au 23 mars. Nous avons rencontré Jackie Buet, sa fondatrice, qui nous dresse un portrait de cette manifestation.

Voilà 20 ans l'année prochaine que des femmes efficaces et toniques comme Jackie Buet (fondatrice, déléguée générale et animatrice du Festival de films de femmes de Créteil) se battent pour la reconnaissance par tous de la notion de «films de femme». En effet, nombreuses sont les femmes cinéastes qui, de quelques pays qu'elles soient, n'obtiennent pas les honneurs mérités et dont le travail se trouve plus ou moins reconnu. À l'heure où des femmes cinéastes arrivent à trouver un langage cinématographique adapté et, comme le souligne Jackie Buet *«qui se construit autour du reportage-fiction et de l'analyse des origines»*, il n'est plus question d'ignorer un instant leurs travaux. Bien au contraire, honneur à celui qui les montrera au grand jour. Sans pour autant créer un ghetto féministe, Jackie Buet parvient admirablement à confronter chaque année des réalisatrices venues du monde entier, qui viennent parler de leur métier-passion, et chercher quelque reconnaissance.

Cinéma : *Comment avez-vous eu l'idée de créer un Festival cinématographique uniquement consacré aux femmes de la profession?*

Jackie Buet : Cette manifestation a lieu chaque année à la Maison des Arts de Créteil depuis 13 ans. Auparavant, elle se déroulait à Sceaux. J'ai l'honneur de la diriger depuis bientôt 20 ans et je tiens à préciser que cela représente certes une exhibition cinématographique, mais surtout un engagement en faveur des femmes. Il est né, pour ce qui est du Festival, à la fin des années 70, à l'apogée des réalisateurs masculins. Alors que des cinéastes connaissaient un succès grandissant, certaines réalisatrices travaillent dans l'ombre sur des oeuvres de qualité : Agnès Varda, Nadine Trintignant... C'est pour laisser ouvert aux femmes l'espace de la création cinématographique, ainsi que pour faire perdurer la notion de «films de femme» que le Festival est là.

Justement, pensez-vous que le Festival a participé à la reconnaissance mondiale d'un «film de femmes»?

Il y a contribué, c'est certain, même si les femmes n'ont pas attendu le Festival pour se lancer dans la profession. Il faut bien voir que dans des pays comme la France, les femmes ont accès à la création cinématographique beaucoup plus facilement que par exemple dans les pays d'Europe orientale. C'est pourquoi il me paraît indispensable de donner une dimension internationale au Festival. J'entends par là d'accueillir les femmes de cinéma du monde entier, avec une priorité pour celles qui ont des problèmes de reconnaissance dans leur pays. C'est pour leur donner de l'importance, pour leur montrer que leur travail existe, que nous les encourageons par l'intermédiaire du Festival.

Ce Festival n'a-t-il pas d'autres vocations, commerciale par exemple, comme les festivals contemporains les plus médiatisés?

Bien sûr que si, la dimension commerciale est le grand souci du Festival. La reconnaissance d'un film, quel qu'il soit, passe par son acceptation de la part d'un distributeur, ultime étape avant une sortie en salle. Le problème de la distribution est essentiel dans la vie d'un film. Nombre de chefs-d'oeuvre ne peuvent voir le jour, faute d'avoir pu être acheté. C'est là que le Festival intervient : à son issue, le film est visionné par le plus grand nombre de spectateurs, et décuple donc ses chances de voir le jour dans une salle de cinéma. C'est le but suprême que l'on se fixe.

C'est dans ce sens que vous constituez un jury composé de grands noms de la profession, pour intéresser les distributeurs?

Je ne dirais pas cela comme ça. Le jury est composé principalement de personnalités que l'on choisit en fonction de l'intérêt qu'elles porteront au Festival. Par ailleurs, il est vrai que grâce au jury, qui détermine les lauréates, les films primés auront théoriquement des chances d'intéresser un distributeur.

Le choix et la sélection des films et des participantes du Festival doit être rude : comment procédez-vous?

Nous sommes très organisées. Nous avons des correspondants dans la plupart des pays qui sont au courant de l'actualité cinématographique féminine, et font eux-mêmes une présélection sur place. Les cassettes sont alors envoyées à l'équipe de sélection qui reste à Paris pour faire un second tri sur visionnage. Par ailleurs, je me déplace moi-même dans certaines parties du monde où je mène l'enquête, à la recherche de la perle rare. D'autres films nous sont envoyés spontanément, que nous prenons bien entendu en compte. Munies de toutes les bandes, nous classerons les films sélectionnés dans la compétition, hors compétition, graine de cinéphage, avant-première...

Le Festival international de films de femmes est en pleine expansion; vous arrivez à la 20e édition l'année prochaine.

C'est formidable. Le Festival a dorénavant acquis une solide réputation : nous recevons des journalistes du monde entier et même si l'événement demeure en partie «féministe», sa dimension cinématographique attire, fort heureusement, de nombreux hommes. Nous avons maintenant un public fidèle que nous retrouvons chaque année avec plaisir. Le bouche à oreille, en dehors de nos importantes campagnes de publicité, fonctionne aussi très bien. Par ailleurs, nous avons l'opportunité merveilleuse de pouvoir travailler avec la Maison des Arts de Créteil, ce qui concrétise notre intention. Le Festival n'est plus un élément parachuté, complètement extérieur, mais un événement de la programmation de la Maison de la Culture, avec qui nous travaillons toute l'année. On ne pouvait rêver mieux pour le Festival!

Propos recueillis par Aline Marrache